LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 22 FEVRIER 1906 — No. 20

A Travers le Monde

Vénézuéla.

On se rappelle la condition du Président Castro qui, ainsi que nous l'avons rapporté dans ces colonnes, avait chassé le résident Français de Caracas, conduite qui a rendu inévitable une démonstration militaire de la France. Mais le tyran Vénézuélien en agissant ainsi est allé à l'encontre des intérêts de ses administrés et provoqué un profond mécontentement qui va sans peu se traduire par une révolte.

L'ancien président Vincent Gomez prépare un mouvement révolutionnaire qui éclatera dès que le blocus des ports, sera établi par la flotte Française.

De son côté le général Vélutini, vice-président du Vénézuéla va se séparer ouvertement du Président Castro et tâchera de parvenir au pouvoir.

Nul doute qu'il ne survienne un troisième larron qui mettra tout le monde d'accord en s'adjugeant la présidence.

Heureux Pays !...

Cependant le Président Castro veut faire face à tous les dangers, il a mobilisé ce qu'il a pu de l'armée, et on nous annonce qu'après de grands efforts, il a réuni huit mille hommes, il fait imprimer dans les journaux officiels que son armée compte 23 mille hommes. C'est probablement par erreur qu'il multiplie par trois, ses effectifs, à moins que ce ne soit pour flatter l'orgueil de ses fidèles. ....

Les arsenaux Vénézuéliens contiennent cinquante mille Mausers et vingt millions de cartouches, quatre-vingts pièces de canon (ancien modèle) et dix canons modernes en batterie dans les ports.

Cependant, c'est avec tout cela que le Président Castro se dispose à écraser la France et à abattre d'un seul coup, l'hydre de la révolte. Ce qui l'ennuie c'est que le trésor ne contient que deux cent mille piastres. C'est peu !

La majeure partie de la population attend impatiemment l'arrivée de l'escadre française car l'insurrection commencera avec le blocus.

Le tyran renversé, le nouveau président traitera avec la France lui donnera satisfaction, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à... Mon Dieu il est difficile de prévoir avec des tempéraments aussi ardent que ceux des Vénézuéliens.

Pourtant nous croyons être en mesure d'affirmer que la paix intérieure durera au moins un mois à la grande satisfaction des commerçants de cet heureux pays.

La Serbie.

La Serbie est un de ces petits pays que l'Europe laisse vivre faute de pouvoir s'entendre sur leur partage. Il y a sur la frontière Sud-Orientale quelques royaumes Serbie, Roumanie, Belgique, etc., etc.

La Russie s'emparerait bien de la Bulgarie si l'Autriche voulait, et cette dernière, si la Russie ne pouvait l'en empêcher, s'adjoindrait la Serbie. Quant à la Turquie elle prendrait volontiers le tout, car elle commence à manquer de chrétiens pour ses massacres. Malheureusement les puissances Européennes sont toutes d'accord pour admettre que la Turquie d'Europe est bien assez grande sans cela. La Russie, qui voudrait Constantinople, prétend même que l'on devrait s'entendre pour démembrer l'empire d'Aldul-Hamid. C'est cette rage de convoitises mal déguisées qui rend si formidable la question des Balkans : cette question dont on a pu dire un jour, qu'elle était le tonneau de poudre qui ferait sauter l'Europe.

On se figurerait aisement que ces petits royaumes heureux d'exister, se faisaient tout petits pour tacher de se faire oublier, il n'en est rien cependant. Ce coin de l'Europe est toujours à feu et à sang.

Tout le monde a encore présent à la mémoire le souvenir de la première guerre Bulgaro-Serbie, et beaucoup plus présent encore la révolution serbe qui amena l'assassinat d'Alexandre de Serbie et sa femme Draga. Il y a à peine un an de cela et déjà les Serbes ont assez du Souverain qu'ils se sont donnés. Ils veulent l'assassiner.

Le Roi Pierre est à l'heure qu'il est prisonnier dans son Palais et ses jours sont comptés.

Chine.

LE MOUVEMENT XÉNOPHOBE.

Il y a quelques semaines, nous prédisions le réveil des jaunes, ces prédictions semblent vouloir se réaliser d'une façon terrible.

Le mouvement Xénophobe bat son plein, il a commencé par le boycottage des marchandises Américaines, mais les "vieille Chine," ne s'en tiennent pas là.

Ils préparent un soulèvement terrible qui aura pour effet immédiat le massacre de tous les étrangers résidant en Chine. Déjà tous les ambassadeurs ont fait part de leurs craintes à leurs gouvernements respectifs, mais l'Europe ne prête guère qu'une oreille distraite à ces avertissements. La menace de la guerre entre la France et l'Allemagne et la probabilité de cette guerre, la fait se désintéresser de ce qui se passe en Chine.

Il se dresse pourtant là un problème bien autrement difficile à résoudre que la question marocaine. Le Péril Jaune n'est pas un vain mot, on l'a traité et on le traite encore à la légère. Que l'on prenne garde, l'heure est grave. Pendant que l'Europe s'entre-déchirera, qui fera face à ce péril ?

La Russie est hors de cause pour le moment.

La France, l'Angleterre et l'Allemagne seront peut-être engagées dans une effroyable guerre.

Les autres nations n'ont pas d'intérêt immédiat en Chine.

Seuls, les Etats-Unis restent pour faire face au danger, et ils sont incapables d'agir avec l'énergie nécessaire.

Les Chinois ont aujourd'hui une armée de deux cent mille hommes armés et équipés à l'Européenne. Les soldats ont été dressés et disciplinés par des officiers japonais et ils peuvent être en tout point considérés comme beaucoup supérieurs aux soldats américains.

Les quelques régiments que les Etats-Unis massent à Manille ne peuvent manquer d'être battus s'ils sont débarqués en Chine ; par leur défaite, ils donneront aux soldats chinois la confiance, qui, comme on le sait, est un facteur important de la victoire. Dès lors, on peut considérer l'intervention des Etats-Unis comme inutile si ce n'est comme nuisible. Les massacres prochains risquent de rester impunis à moins, que se ravisant soudain, la France, l'Angleterre et l'Allemagne décidant, d'un commun accord, soit de s'entendre, soit de remettre, à plus tard, le règlement du conflit marocain.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté et même l'impossibilité de pareille entente.

R. B.

A QUEBEC.

La campagne municipale, à Québec, vient de prendre une nouvelle tournure. On sait que l'Hon. Sénateur Choquette, qui depuis plusieurs années a fait une guerre acharnée à l'administration Parent, avait posé sa candidature pour la mairie, en opposition à M. Alexandre Tachereau, M. P. P. Si l'on peut en croire les journaux, la lutte était très chaude.

Or, voici qu'à la demande de Sir Wilfrid Laurier, M. Choquette a rétiré sa candidature, à la mairie et à l'échevinage, et a de plus, remis la direction du "Soleil," l'organe officiel du parti libéral à Québec, entre les mains de Sir Wilfrid. Voici le télégramme reçu par M. Choquette, et la réponse de celui-ci :

Ottawa, 9 février 1906.

L'hon. P. A. Choquette,
Québec.

J'ai refusé jusqu'à présent d'intervenir dans la lutte municipale à Québec, mais vu l'état compliqué de la situation, je crois que dans l'intérêt général du parti, il vaudrait mieux que vous retiriez votre candidature.

WILFRID LAURIER.

A Sir Wilfrid Laurier,
Premier ministre,
Ottawa.

A votre demande et comme vous le dites, dans l'intérêt du parti, je me retire de la lutte municipale. Je déclare également vous remettre le contrôle et la direction du "Soleil"

P. AUG. CHOQUETTE.

Cette affaire à fait un bouleversement dans Québec, mais, comme nous n'en connaissons encore tous les détails, nous nous abstiendrons de la commenter.

Un homme occupé

Ottawa, 16.—Sir Wilfrid Laurier a été invité à honorer de sa présence le dîner annuel de l'association de la presse newyorkaise. Sir Wilfrid se voit dans l'obligation de décliner l'invitation ainsi que celle du Canadian Club de la même ville.

En outre des nombreuses solemnités et cérémonies auxquelles il assistera dans le courant de la semaine prochaine à Toronto, Sir Wilfrid Laurier sera l'hôte à déjeuner, mercredi, du sénateur Cox, Jeudi après-midi il recevra une délégation de la Royal Astronomical Association et une autre de la International Mission Association.

Sir Wilfrid et lady Laurier repartiront de Toronto pour Ottawa, vendredi matin.

La Législature d'Ontario

Toronto, 15—M. Mortimer Clarke, lieutenant-gouverneur de la province d'Ontario, a ouvert aujourd'hui la quatrième session de la présente législature, l'honorable J. P. Whitney étant premier ministre. L'inauguratiou a eu lieu avec le cérémonial accoutumé.

Le discours du trône se lit ainsi qu'il suit : J'ai le plus grand plaisir à me trouver au milieu des députés au parlement provincial. Nous devons avant tout remercier Dieu de l'exceptionnelle prospérité dont nous avons été favorisés au cours de l'année qui vient de finir. Les récoltes ont été si belles que nos fermiers sont encore dans l'abondance de toutes choses. L'industrie laitière est particulièrement prospère.

Plusieurs de nos grandes institutions ont été particulièrement honorées de la visite de son Excellence le comte Grey; gouverneur-général du Canada.

Vous serez heureux d'apprendre que les revenus de la province sont en considérable augmentation et suffiront aux dépenses du présent exercice. Le détail vous en sera communiqué incessamment ainsi que les allocations budgétaires des différents départements de l'administration provinciale.

GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les lecteurs du

Courrier de l'Ouest

Voulez-vous aider à l'avancement du seul journal canadien-français dans Alberta et Saskatchewan, et gagner un des prix suivants ?

No. 1. A toutes les personnes qui nous enverront le prix d'un an d'abonnement au journal, soit une piastre ($1.00), nous adresserons, franc de port, un superbe portrait en couleurs, grandeur 17 x 22 pouces, de notre Grand Canadien,

Sir Wilfrid Laurier

No. 2. Aux personnes qui nous enverront trois nouveaux abonnements, soit trois piastres ($3.00), nous donnerons un beau volume doré, sur tranche, de 175 pages, la vie du Pape actuel, illustrée de 22 gravures, dont deux portraits de

Sa Sainteté Pie X

No. 3. Enfin, ceux qui nous enverront cinq abonnements nouveaux, soit cinq piastres ($5.00), nous adresserons un riche

Album=Souvenir

contenant 30 vues d'Edmonton et des environs, les portraits des membres du Cabinet d'Alberta, photographies des fêtes d'inauguration, etc.

Il est relativement facile de gagner un de ces prix. On peut abonner un voisin, un parent, un ami. Ou encore, vous pouvez écrire a un parent ou à un ami au loin, lui annonçant la fondation d'un journal français à Edmonton et lui demandant de s'y abonner par votre entremise, afin de vous permettre de gagner un prix. Ou encore, on peut abonner, soi-même, un parent de la province de Québec ; un abonnement au COURRIER est un joli présent à faire.

Ce concours sera clos le 1 mars prochain. Il faudra donc que tous les retours nous soient parvenus avant cette date.

On devra se servir du bulletin ci-dessous pour faire les retours qui devront être adressés comme ci-dessous :

CONCOURS "A"

LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta., Boite 25

Messieurs,

Ci-inclus veuillez trouver la somme de...($..............)
pour l'abonnement des personnes dont les noms suivent.

NOMS	ADRESSES
....	....
....	....
....	....
....	....
....	....

Veuillez m'adresser mon prix par le retour du courrier.

Nom.....................................

Adresse.....................................

22

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

" Nous avions donc à nous cacher. Jamais je n'avais réfléchi à cela. La curiosité s'éveillait en moi en même temps que le vague désir de lui tout devoir. Je l'interrogai ; il me serra dans ses bras en me disant :

" —Plus tard, plus tard.

" Puis, avec une nuance de mélancolie :

" — Es-tu donc fatiguée déja de m'appeler ton père ?

" — Il ne faut pas être jalouse, ma mère chérie. Il a été pour moi toute la famille : mon père et ma mère à la fois. Ce n'est pas de ta faute : tu n'étais pas là.

" Mais quand je me souviens de mon enfance j'ai les larmes aux yeux. Il a été bon, il a été tendre, et tes baisers, ma mère, n'auraient pas pu être plus doux que ses carresses. Lui si terrible! lui si vaillant ! si tu le voyais, comme tu l'aimerais !

II

SOUVENIRS DE FRANCE

" Je n'étais jamais entrée dans les murs d'une ville. Quand nous aperçumes de loin les clochers de Pampelune, je demandai ce que c'était cela.

"—Ce sont des églises, me répondit mon ami. Tu vas voir là beaucoup de monde, ma petite Aurore : de beaux seigneurs et de belles dames ; mais tu n'auras plus les fleurs du jardin.

" Je ne regrettai point les fleurs du jardin dans le premier moment. L'idée de voir tant de beaux *seigneurs et tant* de belles dames me transportait. Nous *franchimes les portes.* Deux *rangées* de maisons hautes et sombres nous dérobèrent la vue du ciel. Avec le peu d'argent qu'il avait, mon ami loua une chambrette. Je fus prisonnière.

" Dans les montagnes, et aussi à l'alqueria, j'avais le grand air et le soleil, les arbres fleuris, les grandes pelouses, et aussi la compagnie des enfants de mon âge. Ici, quatre murs ; au dehors, le long profil des maisons grises avec le morne silence des villes espagnoles ; au dedans, la solitude. Car mon ami Henri sortait dès le matin et ne revenait que le soir. Il rentrait les mains noires et le front en sueur. Il était triste. Mes caresses seules pouvaient lui rendre son sourire.

" Nous étions pauvres et nous mangions notre pain dur ; mais il trouvait encore moyen parfois de m'apporter du chocolat, ce régal espagnol, et d'autres friandises. Ces jours-là, je revoyais son pauvre visage heureux et souriant.

"—Aurore, me dit-il un soir, je m'appelle *don Luiz à Pampelune, et si l'on* vient vons demander votre nom, vous *répondrez : Mariquita.*

" Je ne savais que ce nom d'Henri qu'on lui avait donné jusqu'alors. Jamais il ne m'a dit lui-même qu'il était le chevalier de Lagardère. Il m'a fallu l'apprendre par hasard. Il m'a fallu deviner aussi ce qu'il avait fait pour moi quand j'étais toute petite. Je pense qu'il voulait me laisser ignorer combien je lui suis redevable.

" Henri est fait ainsi, ma mère ; c'est la noblesse, l'abnégation, la générosité, la bravoure poussée jusqu'à la folie. Il vous suffirait de le voir pour l'aimer presque autant que je l'aime.

" J'eusse préféré en ce temps-là moins de délicatesse et plus de com*plaisance à répondre à mes questions.*

" Il changeait de nom : pourquoi ? lui si franc et si hardi ! Une idée me poursuivait : je me disais sans cesse : C'est pour moi, c'est moi qui fait son malheur.

" Voici comment je sus quel métier il faisait à Pampelune, et comment j'appris du même coup le vrai nom qu'il portait en France.

" Un soir, vers l'heure où d'ordinaire il rentrait, deux gentilshommes frappèrent à notre porte. J'étais à mettre les assieites de bois sur la table. Nous n'avions point de nappe. Je crus que c'était mon ami Henri. Je courus ouvrir. A la vue de deux inconnus, je reculai épouvantée. Personne n'était encore venu nous voir depuis que nous étions à Pampelune. C'étaient deux cavaliers hauts sur jambes, maigres, jaunes comme des fièvreux, et portant de longues moustaches en crochets aiguisés. Leurs rapières fines et longues relevaient le pan de leurs manteaux noirs. L'un était vieux et tres-bavard ; l'autre était jeune et taciturne.

"—A Dios ! ma belle enfant, me dit le premier ; n'est-ce pas ici la demeure du seigneur don Henri ?

"—Non, senor, répondis-je.

" Les deux Navarrais se regardèrent. Le jeune haussa les épaules, et grommela :

"—Don Luiz !

"—Don Luiz, valga me Dios ! s'écria le plus âgé, don Luiz ! c'est don Luiz que je voulais dire.

" Et comme j'hésitais à répondre :

" —Entrez, don Sanche, mon neveu, reprit-il, entrez ! Nous attendrons ici le seigueur don Luiz. Ne vous inquiétez pas de nous, conejita. Nous voilà bien. Asseyez-vous, mon neveu don Sanche. Il est médiocrement bien logé, ce gentilshomme ; mais cela ne nous regarde pas. Allumez-vous une cigarille, mon neveu don Sancne ? Non ! Ce sera comme vous voudrez.

" Le neveu don Sanche ne repondait mot. Il avait uue figure de deux aunes, et de temps en temps se grattait l'oreille, comme un grand garçon fort en peine. L'oncle, qui s'appelait don Miguel, alluma une pajita, et se mit à fumer en causant avec une imperturbable volubilité. Je mourais de peur que mon ami ne me grondât.

" Quand j'entendis son pas dans l'escalier, je courus à sa rencontre ; mais l'oncle don Miguel avait les jambes plus longues que moi, et du haut de l'escalier :

"—Arrivez donc, seigneur don Luiz ! s'écria-t-il ; mon neveu don Sanche vous attend depuis une demi-heure. A Dios ! à Dios ! enchanté de faire votre connaissance, mon neveu don Sanche aussi. Je me nomme don Miguel de la Crencha. Je suis de Santiago, près de Ronceveaux, où Roland le preux fut occis. Mon neveu don Sanche est du même nom et du même pays : c'est le fils de mon frère, don Ramon de la Crencha, alcade mayor de Tudèle. Et nous vous baisons bien les mains, seigneur don Luiz, de bon cœur, Trinidad santa ! de bon cœur !

" Le neveu don Sanche s'était levé, mais il ne parlait point.

" Mon ami s'arrêta au haut des marches. Ses sourcils étaient froncés, une expression d'inquiétude se montrait sur son visage.

"—Que voulez-vous ? demanda-t-il.

"—Entrez donc ! fit l'oncle don Miguel, qui s'effaça courtoisement pour lui livrer passage.

"—Que voulez-vous ? demanda encore Henri.

"—D'abord, je vous présente mon neveu don Sanche.

"—Par le diable ! s'écria Henri en frappant du pied, que voulez-vous ?

" Il me faisait trembler quand il était ainsi.

" L'oncle Miguel recula d'un pas en *voyant son visage ; mais il se remit* bien vite. C'était un heureux caractère d'hidalgo.

"—Voici ce qui nous amène, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes pas en humeur de causer. Notre cousin Carlos, de Burgos, qui a suivi l'ambassade de Madrid en l'an quatre-vingt-quinze, vous a reconnu chez Cuenza, l'arquebusier. Vous êtes le chevalier Henri de Lagardère.

" Henri pâlit et baissa les yeux. Je crus qu'il allait dire non.

"—La première épée de l'univers ! continua l'oncle Miguel, l'homme à qui nul ne résiste ! Ne niez pas, chevalier, je suis sûr de ce que j'avance.

"—Je ne nie pas, dit Henri d'un air sombre ; mais, sonore, il vous en coûtera peut-être cher pour avoir découvert mon secret.

" En même temps, il alla fermer la porte de l'escalier.

" Ce grand escogriffe de don Sanche se mit à trembler de tous ses membres.

"—Por Dios ! s'écria l'oncle don Miguel sans se déconcerter, cela nous coûtera ce que vous voudrez, seigneur cavalier ! Nous arrivons chez vous les poches pleines... Allons, mon neveu, vidons la bolsa !

" Le neveu don Sancho, dont les longues dents claquaient, posa sur la table, sans mot dire, deux ou trois bonnes poignées de quadruples ; l'oncle en fit autant.

" Henri les regardait avec étonnement. Moi, j'étais cachée dans l'alcôve.

"—Hé ! hé ! fit l'oncle ne remuant le tas d'or, on n'en gagne pas tant que cela, n'est-ce pas, à limer des gardes d'épée chez maitre Cuença ? Ne vous fâchez pas, seigneur cavalier, nous ne sommes pas ici pour surprendre votre *secret. Nous ne voulons point savoir* pourquoi le brillant Lagardère s'abaisse à ce métier qui gâte la blancheur des mains et fatigue la poitrine, n'est-ce pas, neveu ?

" Le neveu s'inclina gauchement.

"—Nous venons, *acheva le verbeux* hidalgo, pour vous entretenir d'une affaire de famille.

"—J'écoute, dit Henri.

" L'oncle prit un siège et ralluma son papelito.

"—Une affaire de famille, continua-t-il, une simple affaire de famille. N'est-ce pas, mon neveu ? Il faut donc vous dire, seigneur cavalier, que nous sommes tous braves dans notre maison, comme le Cid, pour ne pas dire davantage. Moi qui vous parle, je rencontrai un jour deux hidalgos de Tolose, en Biscaye. C'étaient deux grands et forts lurons. Mais je vous conterai l'anecdote un autre jour. Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon neveu don Sanche. Mon neveu don Sanche courtisait honnêtement une jolie fille de Salvatierra. Quoiqu'il soit bien fait de sa personne, riche et pas sot, non, la fillette fut longtemps à se décider. Enfin elle prit de l'amour, mais ce fut pour un autre que lui, figurez-vous, seigneur cavalier. N'est-ce *pas, mon* neveu ?

" Le taciturne don Sanche fit entendre un grognement approbateur.

"—Vous savez, reprit l'oncle don Miguel, deux coqs pour une poule, c'est bataille ! La ville n'est pas grande ; *nos deux jeunes gens se rencontraient* tous les jours. Les têter s'échauffèrent. Mon neveu, à bout de patience, leva la main, mais il manqna de promptitude, seigneur cavalier : ce fut lui qui reçut un soufflet. Or, vous sentez, interrompit-il, un Crencha, qui reçoit un soufflet, mort et sang! n'est-ce pas, mon neveu don Sanche, il faut du fer pour venger cette injure !

" L'oncle Miguel ayant ainsi parlé, regarda Henri et cligna de l'œil d'un air bonhomme et terrible à la fois.

" Il n'y a que certains Espagnols pour réunir Croquemitaine à Sancho Pança.

"—Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous voulez de moi, dit Henri.

" Deux ou trois fois ses yeux s'étaient tournés malgré lui vers l'or étalé sur la table. Nous étions si pauvres.

"—Eh bien, eh bien, fit l'oncle Miguel, cela se devine, que diable. N'est-ce pas, mon neveu don Sanche ? Les Crencha n'ont jamais reçu de soufflet. C'est la première fois que cela se voit dans l'histoire. Les Crencha sont des lions, voyez-vous, seigneur cavalier, et spécialement mon neveu don Sanche ; mais...

" Il fit une pause après ce mais.

" La figure de mon ami Henri s'éclaira, tandis que son regard glissait de nouveau sur le tas de quadruples pistoles.

" —A la bonne heure ! s'écria l'oncle don Miguel ; par saint Jacques ! voici un digne cavalier.

" Le neveu don Sancho, perdant son flegme, se frotta les mains d'un air tout content.

" —Je savais bien que nous allions nous entendre ! pousuivit l'oncle ; don Ramon ne pouvait pas nous tromper. Le faquin se nomme don Ramiro Nunez *Tonadilla,* du hameau de San José. Il est petit, barbu, les épaules hautes.

Coin Féminin

Couture Pratique

Ce qui attire et retient, charme le regard, lorsqu'on feuillette les magazines illustrés, faisant autorité en matière de mode, ce sont les garnitures compliquées, délicatement travaillées, dont sont surchargées les robes et les blouses.

On emploie pour l'ornementation des jupes, des bandes froncées ou plissées, que l'on dispose avec la plus grande fantaisie.

Nous allons donner quelques explications, aussi claires que possible, pour permettre à nos lectrices d'exécuter elles-mêmes ces garnitures élégantes et très en vogue, qui remettront à la mode une toilette démodée.

Prenez une bande d'étoffe, de couleur semblable à la robe, ou de taffetas, velours, etc., assorti, large, à peu près, de deux pouces ; dans le sens transversal. formez des petits plis, espacés environ d'un demi pouce, que vous maintiendrez, à chaque extrémité, par un point devant.

Ayant obtenu la longueur désirée de garniture, disposez sur la jupe, suivant votre goût. Par exemple : votre plissé descendra le long des coutures du tablier, jusqu'aux deux tiers de la hauteur, puis se relèvera en crosse ou simulera un mouvement de haut volant, largement ondulé. On aura soin, aux contours, de resserrer légèrement les plis à l'intérieur, par un point de fronce, à l'extérieur, au contraire, les plis seront très tendus.

Une fois la disposition arrêtée, on coudra sur chaque bord du plissé un joli galon fantaisie. Au corsage, la même garniture s'enroulera au bas des épaules, laissant voir un empiècement de dentelle.

Avec des étoffes légères, mousseline, gaze de soie, tulle, on obtiendrait un effet très gracieux en passant un fil de chaque côté de la bande, et en fixant ce bouillonné par une dentelle basse, également foncée.

***

A notre coquetterie raffinée, les passementeries, broderies, dentelles et jusqu'aux boutons, ne conviennent plus telles qu'on nous les vend.

Les doigts de fée de la femme les brodent, les rebrodent, les transforment, leur impriment un cachet personnel, en un mot, en font de vraie petits objets d'art.

Le temps n'est plus, où nous nous contentions de la dentelle, que portait " tout le monde, " des garnitures mille fois éditées.

Prenez une aiguille, chères lectrices, je vais vous indiquer une délicieuse originalité, qui aura tôt fait de faire disparaître le " un peu banal " de cette dentelle formant "yoke." Enfilez votre aiguille, d'un fil d'or, d'argent, ou plus simplement, d'un fil de soie quelconque, faisant opposition, ou camaieu, c'est-à-dire, d'un ton plus ou moins foncé que celui du corsage à garnir, et suivez tous les contours des motifs de la dentelle. Ainsi serties, les fleurs, les feuilles apparaîtront en relief et la dentelle acquerra un aspect artistique du meilleur goût. On peut aussi négliger les motifs de la dentelle et quadriller le fond. Une dentelle rousse quadrillée d'or ou d'argent serait d'un haut effet.

***

Plus que jamais, les boutons règnent en maîtres dans nos parures ; eux aussi, nous devons les " élégantiser. " Un déchet de soie plié à double, une dentelle basse, que l'on froncera au pied, et voici notre bouton, logé drôlement, au centre d'une cocarde plus ou moins grande.

En velours, en soie, on les brodera d'un point noué, d'un gros pois très en relief, ou encore, on les ornera d'une paillette d'acier, brillante ou terne.

Ainsi décorés, ces boutons, font de jolies garnitures. On les groupe en figure géométrique ; ils dégringolent le long de nos jupes ; ils règnent victorieux sur la jupe corselet — cette jupe demi-princesse, favorite du jour, — ils relèvent encore, en lambrequin, un volant. Auréolés de blanc ou de crème, les mutins font loger, leur frimousse de pierrot jusque dans nos cheveux, très bas, près de la nuque...

***

Puisque nous avons abordé le côté couture pratique, je vous signalerai un petit ornement charmant que, très facilement, vous pourrez fabriquer vous-même.

Que faut-il pour " rafraichir, " donner un regain de nouveauté à une blonse un peu ....fatiguée ?

Un rien, un de ces minuscules cols de lingerie, une pointe de dentelle en cravate, une encolure de ruban, dont les pans, un peu longs, tombent en une succession de petits nœuds jusqu'à la taille.

Je vais vous indiquer comment se confectionne une de ces jolies futilités.

Prenez une bande de velours noisette, ou de tout autre couleur, longue d'une verge et quart, large de huit à neuf pouces ; arrondissez légèrement les deux extrémités et faites tout le tour un ourlet piqué, au point imitant le point de boulogne.

Ce point se fait à la machine à coudre en changeant la canette de cordonnet de soie, un peu gros ; par contre, la soie de dessus est fine et d'une couleur différente ; on règle la tension, en desserrant la vis de la navette et en serrant le fil de dessus ; on pique alors comme d'ordinaire, mais à l'envers. L'effet est à peu près le même que donne le point de Boulogne, fait à la main.

Revenons à notre cravate. Une fois piquée, appliquez sur les pans une dentelle guipure, haute de dix pouces ; passez un point de bati, afin qu'elle tende bien ; parsemez les motifs, de petits boutons minuscules, en velours, ou de point brodés en soie rubis.

Coupez des bandes étroites — un quart de pouce — de soie noisette claire, et disposez-les sur la dentelle en anneaux enlacés ; fixez, par une couture de point de Boulogne, chaque côté de la bande.

Avec de fins ciseaux, détachez alors la dentelle qui se trouve en dehors des anneaux : vous aurez des médaillons de dentelles encadrés d'un mince filet de soie.

Pliez la cravate en ayant soin de laisser un pan plus long, pour faire le nœud ; ensuite, laissant un espace d'un travers de doigt de chaque côté de la pliure, repétez la garniture, mais en plus petit, pour imiter un col. Nouez ensuite, comme cela vous chantera....

MAGALI.

PETIT COURRIER.

Madame A. Guilb., à Letell.—Vœux de prompt rétablissement. Merci de l'aimable lettre. Caresse à Ti-Rène.

A. B. C.—Un jeune homme ne tend pas la main, le premier, à une dame ou jeune fille : c'est à celle-ci à prendre l'initiative de ce geste, devenu bien banal. Toutefois, une femme de bonne éducation, ne devra pas paraître remarquer cette petite infraction.

Julia.—Frottez les gants avec une éponge fine imbibé de lait écrémé et d'un peu de savon, ou prenez sur un chiffon de flanelle un peu de savon en poudre, et frottez la partie salie.

Ger. B.—Oui, on doit regarder de suite le présent offert, et, il est de stricte politesse d'exprimer combien le cadeau vous fait plaisir... même si vous ressentez un sentiment contraire. Ce n'est pas mensonge cette politesse.

MAGALI.

RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

NETTOYAGE DES TAPIS.

Après avoir battu les tapis, en plein air. à l'envers et à l'endroit, en les mettant à cheval sur une corde, on les étendra, l'endroit en dessus, et on les parsèmera de sable fin.

Puis on jettera dessus des poignées de feuilles de thé ayant servies et encore humides. On brossera ensuite le tapis, en commençant par une extrémité pour finir par l'autre, en chassant toujours devant soi les feuilles de thé. Le sable ainsi mouillé et roulé par les feuilles humides, s'imprègne de la poussière du tapis qu'il fait sortir en raclant les brins de laine.

On remet ensuite le tapis sur la corde et on le frappe légèrement avec un jonc, pour faire tomber le sable. Sous l'action du thé, les couleurs du tapis auront repris leur éclat.

Ce mode de nettoyage au sable convient surtout au tapis de haute laine. Pour les tapis secs on emploie seulement le thé.

GLAÇAGE DU LINGE.

Mettez dans une terrine trois poignées d'empois, un petit morceau de cire blanche : dans un autre récipient deux tasses d'eau et un peu de borax, mettez sur le feu et laisser venir à l'ébullition ; le borax dissout, versez. en tournant, sur l'amidon qu'on aura eu la précaution de mouiller d'un peu d'eau froide ; bien mélanger et amidonner le linge pendant que la préparation est chaude, roulez le linge, repasser en glaçant, le lendemain seulement.

Pous glacer, on se sert de l'extrémité arrondie du fer. Il faut repasser de droite à gauche en ayant soin de ne jamais ramener le fer sur lui-même.

CRÈME PATISSIÈRE.

Mettez dans une casserole une demi-cuillérée de farine que vous délayez avec un demi-verre de lait et une demi-tasse de sucre. D'autre part, délayez six jaunes d'œuf avec également un demi-verre de lait ; mèlez avec le lait et la farine ; faites lier en tournant sur le feu jusqu'à ce que le tout soit pris, sans bouillir ; ajoutez à ce mélange un peu d'écorce de citron et les six blancs d'œufs battus en neige dure ; remuez pour que le tout soit bien mêlé ; ôtez du feu ; aussitôt froid, ajoutez, en hiver, 1 once de gélatine, en été, deux onces, fondue dans aussi peu d'eau que possible.

Versez immédiatement sur les pâtisseries que vous voulez garnir, tartes, tartelettes, etc.

GALETTE LORRAINE.

Prenez une livre de farine, une demi-tasse de beurre, un œuf ; mélangez bien le tout ; étendez cette pâte très mince, placez-la sur une tôle en la roulant tout autour : mettez 15 à 20 minutes au four chaud ; retirez-la et versez dessus deux œufs battus avec un verre de lait. Une fois cette composition versée sur la pâte, éparpillez-y, de place en place, des petits morceaux de beurre gros comme des noisettes et faites cuire un quart d'heure au four.

Un conseil

Voici un bon conseil aux dames sur la façon de procéder lorsque leur robe a été mouillée par la pluie, accident désolant s'il en fut!

Il faut d'abord suspendre la robe par les épaules, ensuite placer en dedans de la jupe une petite table recouverte d'un linge sec sur lequel on étend successivement toutes les parties mouillées qu'on essuie avec des tampons. S'il y a des garnitures de dentelles, des bandes de velours, il faut les essuyer, très légèrement et à rebrousse poil avec un vieux foulard, ensuite relever le poil avec une brosse fine: quand les bords de la jupe sont trés mouillés, il faut les repasser au travers d'une mousseline avec un fer assez chaud.

Les robes de laine et les robes de soie ne doivent jamais etre séchées trop près du feu; il faut les suspendre dans une chambre chaude et aérée, à une certaine distance de toute espèce de foyer. Le séchage trop rapide fait retirer presque toutes les étoffes.

Les robes de cotton, toile, percale etc. doivent d'abord être étendues et lorsquelles sont à moitié séchées on étire l'étoffe en long et en large, (en maintenant le droit fil) et on repasse avec un fer de bonne chaleur. Si l'apprêt est tout à fait touché il faut repasser à l'envers à travers une mousseline amidonnée.

Les jupes exigent les mêmes soins que les robes; pour les unes comme pour les autres l'essentiel est de ne pas les les laisser longtemps mouillées.

" —Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit Henri.

" —Si fait, si fait ! Diable ! il ne faudrait pas commettre d'erreur ! l'an dernier, j'allais chez le dentiste de Fontarabie, n'est pas, mon neveu don Sanche ? et je lui donnai un doublon pour qu'il m'enlevât une dent dont je souffrais dans le fond de la bouche. Le drôle garda ma double pistole et m'arracha une dent saine au lieu de la mauvaise que j'avais.

" Je voyais le front d'Henri se rembrunir et se sourcils se rapprocher. L'oncle don Miguel ne prenait point garde.

" —Nous payons, continua-t-il, nous voulons que la besogne soit faite mûrement et comme il faut. N'est-ce pas juste ! Don Ramiro est roux de cheveux et porte toujours un feutre gris à plumes noires.

Il passe tous les soirs, vers sept heures, dévant l'auberge des " Trois-Maures, " entre San José et Roncevaux.

" —Assez, senores, interrompit Henri : nous ne nous sommes pas compris.

" —Comment ! comment ! fit l'oncle.

" —J'ai cru qu'il s'agissait d'apprendre au seigneur en Sanche à tenir son épée.

" —Santa-Trinidad ! s'écria don Miguel ; nous sommes tous de première force dans la maison de la Crencha. L'enfant s'escrime en salle comme saint Michel archange, mais sur le terrain il peut arriver des accidents. Nous avons pensé que vous vous chargeriez d'attendre don Romiro Nunez à l'auberge des " Trois-Maures, " et de venger l'honneur de mon neveu don Sanche.

" Henri ne répondit point cette fois. Le froid sourire qui vint à ses lèvres exprimait un dédain si profond, que l'oncle et le neveu échangèrent un regard embarrassé. Henri montra du doigt les quadruples qui étaient sur la table. Sans mot dire, l'oncle et le neveu les remirent dans leurs poches. Henri étendit ensuite la main vers la porte. L'oncle et le neveu passèrent devant lui le chapeau bas et l'échine courbée. Ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

" Ce jour-là, nous mangeâmes notre pain sec. Henri n'avait rien apporté pour mettre dans nos assiettes de bois.

" J'étais trop petite assurément pour comprendre toute la portée de cette scène. Cependant, elle m'avait frappée vivement. J'ai pensé longtemps à ce regard que mon ami Henri avait jeté à l'or des deux hidalgos de Navarre.

" Quant au nom de Lagardère, mon âge encore et la solitude où j'avais vécu m'enpêchaient de connaître l'étrange renommée qui le suivait. Mais ce nom eut au dedans de moi comme un retentissement sonore. J'écoutais une fanfare de guerre. Je me souvins de mes ravisseurs lorsque mon ami Henri leur avait jeté ce nom à la face, lui seul contre eux tous. Plus tard j'appris ce que c'était que le chevalier Henri de Lagardère. J'en fus triste. Son épée avait joué avec la vie des hommes ; son caprice avait joué avec le cœur des femmes. J'en fus triste, bien triste ! mais cela m'enpêcha-t-il de l'aimer ?

" Mère chérie, je ne sais rien du monde. Peut-être les autres jeunes filles sont-elles faites autrement que moi. Je l'aimai davantage quand je sus combien il avait péché. Il me sembla qu'il avait besoin de mes prières auprès de Dieu. Il me sembla que j'étais un grand élément dans sa vie. Il avait si bien changé depuis qu'il s'était fait mon père adoptif !

" Mère, ne m'accuse pas d'être une orgueilleuse Je sentais que j'étais sa douceur, sa sagesse et sa vertu. Quand je dis que je l'aimai davantage, je me trompe peut-être : je l'aimai autrement. Ses baisers paternels me firent rougir, et je commençai à pleurer tout bas dans ma splitude.

" Mais j'anticipe, et je te parle là des choses d'hier...

" ....Ce fut à Pampelune que mon ami Henri entreprit mon éducation. Il n'avait guère de temps pour m'instruire, et point d'argent pour acheter des livres, car ses journées étaient longues et bien peu rétribuées. Il faisait alors l'apprentissage de cet art qui l'a rendu célèbre dans toutes les Espagnes, sous le nom du Cincelador. Il était lent et maladroit. Son maître ne le traitait guère bien.

" Et lui, l'ancien chevau-léger du roi Louis XIV, lui le hautain jeune homme qui tuait naguère pour un mot pour un regard, supportait patiemment les reproches et les injures d'un artisan espagnol ! Il avait une fille ! Quand il rentrait à la maison avec quelques marivédis gagnés à la sueur de son front, il était heureux comme un roi, parce que je lui souriais.

" Une autre que vous rirait de pitié, ma mère ; mais je suis sûre qu'ici vous allez verser une larme. Lagardère n'avait qu'un livre : c'était un vieux " Traité d'escrime " par maitre François Delapalme, de Paris, prévôt juré, diplômé de Parme et de Florence, membre du Handegenbund de Mannheim et de l'Académie " della scrima " de Naples, maître en fait d'armes de monseigneur le Dauphin, etc., etc., suivi de la " Description des différents coups bottes et pointes courtoises en usage dans l'assau de pied ferme, " par Giov-Maria Ventura, de la dite Académie " della scrima " de Naples corrigé et amendé par J.-F. Delambre-Saulxure, prévôt aux cadets. Paris, 1667.

" Ne vous étonnez point de ma mémoire. Ce sont les premières lignes que j'ai épelées. Je m'en souviens comme de mon cathéchisme.

" Mon ami Henri m'apprit à lire dans son vieux traité d'escrime. Je n'ai jamais tenu d'épée dans ma main, mais je suis forte en théorie, je connais la tierce et la quatre, parades naturelles ; prime et seconde, parades de demi-instinct ; les deux centres, parades universelles et composées ; le demi-cercle, les coupés simples et de revers, le coup droit, les feintes, les dégagements.

" La croix de Dieu ne vint que quand mon ami Henri eût économisé cinq douros pour m'acheter " l'alfabeto " de " Salamanca.

" Le livre n'y faisait rien, croyez-moi, ma mère. Tout dépend du professeur. J'appris bien vite à déchiffrer cet absurde fatras, par un trio de spadassins ignorants. Que m'importait ces grossiers principes de l'art de tuer ? Mon ami Henri me montrait les lettres patiemment et doucement. J'étais sur ses genoux. Il tenait le livre, j'avais à la main une paille, et je suivais chaque lettre en la nomment. Ce n'était pas un travail, c'était une joie. Quand j'avais bien lu, il m'enbrassait. Puis nous nous mettions à genoux tous les deux et il me récitait la prière du soir. Je vous dis que c'était une mère ! une mère tendre et coquette pour sa petite fille, chérie ! Ne m'habillait-il pas, ne lissait-il pas lui-même mes cheveux ? Son pourpoint s'en allait, mais j'avais toujours de bonnes robes.

" Une fois, je le surpris l'aiguille à la main, essayant une reprise à la jupe déchirée. Oh ! ne riez pas, ne riez pas, ma mère ! C'était Lagardère qui faisait cela, le chevalier Henri de Lagardère, l'homme devant qui tombent ou s'abaissent les plus redoutables épées !

" Le dimanche, quand il avait bouclé mes cheveux et noué ma résille, quand il avait rendu brillants comme l'or les boutons de cuivre de mon petit corsage et noué autour de mon cou ma croix d'acier, son premier présent, à l'aide d'un ruban de velours, il me conduisait, bien brave et bien fière, à l'église des Dominicains de la basse ville. Nous entendions la messe : il était devenu pieux par moi et pour moi. Puis, la messe finie, nous franchissions les murs, laissant derrière nous la cité sombre et triste. Comme le grand air était bon à nos pauvres poitrines prisonnières ! Comme le soleil était radieux et doux !

" Nous allions par les campagnes désertes. Il voulait être de mes jeux. Il était plus enfant que moi.

" Vers le haut du jour, quand la fatigue me prenait, il me conduisait à l'ombre d'un bois touffu. Il s'essayait au pied d'un arbre, et je m'endormais dans ses bras. Il veillait, lui, écartant de moi les mosquitos et les lances ailées. Parfois je faisais semblant de dormir, et je le regardais à travers mes paupières demi-closes. Ses yeux étaient toujours sur moi ; en me berçant il souriait.

" Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir ainsi, mon ami, mon père, mon noble Henri ! L'aimez-vous à présent, ma mère ?

" Avant le sommeil ou après, selon mon caprice, car j'étais reine, le dîner était servi sur l'herbe ; un peu de pain noir dans du lait. Souvenez-vous de vos plus délicieux festins, ma mère. Vous me les décrirez, à moi qui ne les connais pas. Je suis bien sure que nos fêtes valaient mieux que les vôtres, notre pain, notre lait, le dictame trempé dans l'ambroisie ! La joie du cœur, les bonnes caresses, le rire fou à propos de rien, les chers enfantillages, les chansons, que sais-je ? Puis, le jeu encore ; il voulait me faire forte et grande. Puis, le long de la route, au retour, la calme causerie, interrompue par cette fleur qu'il fallait conquérir, par ce papillon brillant qu'on voulait faire captif, par cette blanche chèvre qui bêlait là-bas, comme si elle eût demandé une caresse.

" Dans ces entretiens, il formait à son insu mon esprit et mon cœur. Il lisait en cachette, et se faisat femme pour m'instruire. J'appris à connaître Dieu et l'histoire de son peuple, les merveilles du ciel et de la terre.

" Parfois dans ces instants où nous étions seuls tous deux, j'essayais de l'interroger et de savoir ce qu'était ma famille ; souvent, je lui parlais de vous, ma mère. Il devenait triste et ne répondait pas. Seulement il me disait :

" —Aurore, je vous promets que vous connaîtrez votre mère.

" Cette promesse, faite depuis si longtemps, s'accomplira, je l'espère, j'en suis sûre, car Henri n'a jamais menti. Et si j'en crois les avertissements de mon cœur, l'instant est proche. Oh, ma mère, comme je vais vous adorer. Mais je veux finir tout de suite ce qui a rapport à mon éducation. Je continuai à recevoir ses leçons bien longtemps après que nous eûmes quitté Pampelune et la Navarre. Jamais je n'ai eu d'autre maitre que lui.

" Ce ne fut point sa faute. Quand son merveilleux talent l'artiste eut percé, quand l'Espagne voulut avoir, à prix d'or, la poigné de sa rapière ciselée par don Luiz, el Cincelador, il me dit :

" —Vous allez être savante, ma fille chérie ; Madrid a des pensions célèbres où les jeunes filles apprennent tout ce qu'une femme doit plus tard connaître.

" —Je veux que vous soyez vous-même mon professeur, répondis-je toujours, toujours.

" Il sourit, et répliqua :

" —Je vous ai appris tout ce que je savais, ma pauvre Aurore.

" —Eh bien, m'écriai-je, bon ami, je n'en veux point savoir plus long que vous.

III

LA GITANITA.

"Je pleure souvent, ma mère, depuis que je suis grande ; mais je suis faite comme les enfants : le sourire chez moi n'attend pas les larmes séchées.

"Vous vous êtes dit peut-être, en lisant ce bavardage incohérent, mes impressions de bataille, l'histoire des deux hidalgos, l'oncle don Miguel et le neveu don Sanche, mes premières études dans un livre d'escrime, le récit de mes pauvres plaisirs d'enfant ; vous vous êtes dit peut-être : C'est une folle.

"C'est vraie, la joie me rend folle, mais je ne suis pas lâche dans la douleur. La joie m'enivre. Je ne sais pas ce que c'est que le plaisir mondain, et peu m'importe ; ce qui m'attire, c'est la joie du cœur. Je suis gaie, je suis enfant, je m'amuse avec tout, hélas ! comme si je n'avais pas bien souffert.

(Suite à la 6ième page.)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 22 Février 1906

C'est Juste !

Notre article de la semaine dernière, suggérant la nomination d'un sénateur canadien-français pour Alberta, nous a valu toute une avalanche d'approbations et de félicitations, tant de la part de nos compatriotes que de la part des canadiens-anglais, en même temps qu'il a produit l'effet désiré, à savoir que nos gens s'occupent de cette question. En effet, il y a eu réunion des Canadiens, un comité a été nommé pour demander à l'Hon. Frank Oliver, ministre de l'Intérieur, qui représente l'Ouest dans le gouvernement, de même qu'à Sir Wilfrid Laurier, qu'un Canadien soit nommé.

On comprend qu'il est de la plus grande importance pour nous d'avoir un représentant au Sénat. Celui-là surveillerait nos intérêts à Ottawa, en même temps qu'il nous donnerait une direction politique ici. Il serait, en quelque sorte, le chef des Canadiens-français d'Alberta, et il lui serait facile de nous organiser d'une façon pratique. Car, avouons-le, nous manquons d'organisation, et c'est justement ce qui nous empêche de jouir de toute l'influence que nous pourrions avoir—quoique nous commencions déjà à peser dans la balance.

En nommant un Canadien-français au Sénat, Sir Wilfrid donnerait donc un chef aux Canadiens d'Alberta. C'est ce qui nous manque, et c'est ce que nous voulons.

Les Canadiens sont unanimes à demander qu'on leur donne un représentant au Sénat, et ils ressentent combien leur demande est justifiable et justifiée.

Il semble que le gouvernement nous doit cela.

Ne lui avons-nous pas donné un appui loyal et efficace chaque fois que l'occasion s'en est présentée? Et ne sommes-nous pas, à cause de la position que nous occupons ici, en droit d'espérer qu'on nous donnera un siège sur les quatre qu'aura notre province au Sénat !

L'Hon. M. Oliver n'a aucune objection, a-t-il dit, à ce qu'un des nôtres soit nommé, et, en cela, il est l'interprète de la grande majorité de nos compatriotes anglais. Plusieurs d'entre eux, qui lisent notre journal, sont venus à nos bureaux durant la semaine pour nous causer de cette question. Tous trouvent que nous avons parfaitement raison d'aspirer à être représentés à Ottawa : "It's only just," disent ils, c'est juste !

C'était pour rire...

Après leur immense déconfiture lors des élections dans notre province, les fameux *Provincial Righters*, battus, écrasés, aplatis, disparurent, s'éclipsèrent. Tous se turent ; et on n'en pas encore entendu un seul, ce qui prouve qu'il reste encore quelque chose de bon chez eux et qu'ils sont en train de se convertir. Puisqu'ils ne crient plus contre le gouvernement c'est, sans doute, qu'ils commencent à l'approuver ; qui ne dit mot consent.

Mais dans Saskatchewan, ce fut autre chose. Après avoir fait une campagne aussi malhonnête que vigoureuse, nos excités attendirent avec une impatience fébrile, le verdict du peuple, — qui devait les élever au-dessus des archanges. Le verdict rendu, — on sait comment — leur donna bien envie de faire comme leurs frères d'Alberta : de rentrer sous terre ; mais ils étaient sans doute plus enragés qu'eux car, malgré leur défaite, ces agités se crurent encore *forts*, convaincus qu'ils l'avaient été déjà. Ils se réunirent en convention à Moose Jaw, et là, solennellement, ces bons tories résolurent de faire de la " Provincial Righters Association " une association permanente. — Encore un nouveau nom pour le parti tory ! Il en aura bientôt pour toutes les occasions.

Mais là n'est pas le plus drôle de toute cette affaire. Ces agités voulurent faire de l'éclat et ils présentèrent à leur chef, le grand Haultain, devinez quoi... une bourse ! une bourse de $10,000. Le grand Haultain refusa (!) d'accepter le cadeau et demanda qu'on versât cette somme dans les trésor de l'association. Va sans dire que cette affaire fit du bruit, et que le refus de M. Haultain causa des surprises parmi ceux qui le connaissent. Or, savez-vous ce qu'on vient de trouver ? C'était une affaire montée, on voulait jeter de la poudre aux yeux.

On prétendait éblouir le peuple, chatouiller les journalistes, pour qu'ils parlent de l'association des P. R., on voulait que le public apprennent le désintéressement (!) du grand chef, enfin on voulait faire croire que l'agitation au sujet des Droits Provinciaux survivait au coup que l'électorat venait de lui porter.

C'est une affaire manquée ; on vient de découvrir que la bourse de dix mille dollars n'était pas encore remplie. On offrait à Haultain de faire faire une souscription parmi les fidèles de la " Cause." C'est-à-dire qu'on vendait la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Pas étonnant alors que M. Haultain ait refusé les dix mille piastres, puisque c'était pour rire...

Comment aider la Colonisation

Savez-vous, amis lecteurs, le moyen le plus simple et le plus efficace d'aider à la colonisation ? Je vais vous l'apprendre. C'est la correspondance. C'est facile. Il s'agit simplement d'écrire souvent à tel ou tel parent, à tel ou tel ami, de lui parler du pays, de vos succès, de vos espérances, de vos ambitions, enfin de tout ce qui peut faire naître chez lui le désir de voir Alberta. Quand une fois vous avez réussi à cela, il s'agit que de le décider à venir *seulement pour visiter*. Si le garçon vient ; c'est entendu, il reste. Une simple lettre, écrite tout bonnement par vous, lecteurs, fera plus, pour amener une nouveau colon, que cinquante articles de journaux et deux cents brochures décrivant le pays. Et pourquoi ? Parce qu'on sera plus porté à croire ce que vous dites dans votre lettre, que ce qu'on lira dans le journal,—*les journalistes sont si menteurs!* —ou dans un livre—*qui doit être fait pour tromper et faire venir des colons à tout prix*. N'est-ce pas, en effet, ce que l'on se dit quand on lit les descriptions d'un pays fertile, beau, jouissant d'un climat sans pareil, là où on est habitué à entendre dire qu'il n'y a que plaines arides, neiges et froids insupportables. Et pourquoi croirait-on plutôt ce que dit notre lettre ? Tout simplement parce que c'est vous, un parent ou un ami, qui le dites. On vous connait, on sait que vous ne voudriez pas tromper. Et on commence par se dire : "Ça doit être vrai," plus tard : "Il faudrait voir ça pourtant." et plus tard encore on se décide à venir. Et quand on est venu... on y reste, n'est-ce pas ?

Vous voyez que c'est facile, en somme, d'aider la colonisation.

Les Canadiens de Winnipeg s'organisent.

Winnipeg, 12.—Les libéraux canadiens-français, qui ont été longtemps plutôt une quantité négligeable à Winnipeg, se sont enfin comptés et ont affirmé leur existence lorsqu'ils se sont réunis l'autre soir dans les salles du Club des Jeunes Libéraux, pour jeter les bases d'une association permanente. Jeunes et vieux se sont donné la main pour fonder une organisation solide. On remarquait sur l'estrade, entre autres, M. Ernest Cyr, député, fédéral, MM. Lagimodière, Chevrier et Préfontaine, députés à la législature. M. T. St. Pierre ouvrit l'assemblée, et M. P. A. Talbot agit comme secrétaire.

M. A. Fournier fut élu président, et, après quelques remarques, présenta à l'assemblée M. M. O'Donohue, député de Selkirk à la législature, qui dit que toutes les nationalités se sentent en parfaite sûreté sous la conduite de Sir Wilfrid Laurier.

M. Cyr parle du temps où les libéraux canadiens-français étaient foulés aux pieds. C'est l'organisation constante qui a amené leur triomphe définitif, et l'association actuelle produira sans doute les meilleurs résultats. Il est fort applaudit quand il annonce qu'il donnera prochainement une conférence sur les progrès du libéralisme parmi les Canadiens du Manitoba.

M. Horace Chevrier, député de St-Boniface, dit que les libéraux ont triomphé à cause de leur attachement aux principes et leur travail constant. L'organisation actuelle est entre les mains d'hommes capables et sérieux ; ils l'ont prouvé en assurant en quelques jours l'existence d'un journal qui sera l'organe des libéraux du Manitoba. Il invita les membres de l'association à s'intéresser, non-seulement aux affaires fédérales et provinciales, mais aussi à la politique municipale ; leur récompense inévitable sera un plus grand prestige et une plus grande influence. Avec de la discipline et de l'attachement à leurs principes, ils ne peuvent manquer de conquérir l'estime de leurs concitoyens.

Des discours furent aussi prononcés par MM. St-Pierre, Lagimodière, J. M. de la Giclais, L. A. Delorme et A. Beaubien.

La liste suivante est celle des membres du comité exécutif, qui dirigera l'association jusqu'au mois d'août, date de la convention des libéraux canadiens- français du Manitoba, élus à l'unanimité :

Winnipeg-Sud : E. Richard, Dr. Gervais, Aimé McDougall, L. Pembrun ;

Winnipeg-Centre : J. Dumoulin, J. C. Loumard, A. Lande.

Winnipeg-Nord : MM. Milord, Desrochers et C. Gelley.

L'enthousiasme le plus vif n'a cessé de régner durant toute l'assemblée et près de cent nouveaux membres se sont faits inscrire.

Convention de la Presse de l'Ouest.

L'assemblée annuelle de la "Western Press Association" aura lieu jeudi, le 1er mars, à Winnipeg. Plusieurs questions de haute importance y seront discutées.

Tous les journaux de l'Ouest auront des représentants à cette convention. Notre journal sera représenté par le Dr. Philippe Roy, directeur-gérant de la Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest.

Le Transcontinental

Voici quels seront les 23 embranchements reliés à la ligne du Grand Tronc Pacifique.

1o De Moncton à Halifax ou à tout autre port de l'Atlantique jugés avantageux pour les intérêts de la compagnie.

2o D'un point de la ligne du Transcontinental à St-Jean ou à un autre port de la baie de Fundy.

3o De Montréal à une station de la ligne du Transcontinental.

4o D'Ottawa à une station de la ligne du Transcontinental.

5o De North Bay à une station du Transcontinental.

6o D'une station du Transcontinental au nord-ouest de Fort William à une station du Grand-Tronc, au nord de Toronto, avec droit de passage par les lignes du Sault-Ste-Marie ou de Sudbury.

7o De Winnipeg à la frontière du Manitoba, à travers les principaux centres.

8o De Brandon à une station du Transcontinental.

9o De Brandon à une station de la frontière américaine.

10o De Brandon à Calgary.

11o De Yorkton à une station du Transcontinental.

12o De Regina à une station du Transcontinental.

13o De Regina à la frontière américaine.

14o De Prince Albert à une station du Transcontinental.

15o De Battleford à une station du Transcontinental.

16o De Calgary au quatrième terminus du Transcontinental ou dans les environs.

17o De Calgary au cinquième terminus du Transcontinental ou dans les environs.

18o De Calgary à la frontière américaine.

19o De Vancouver à une station du Transcontinental ou à une station du Pacific Northern et Omenica R. R.

20 D'un point de la côte nord sud-ouest vers Victoria.

21o De Dawson à une station du Transcontinental.

22o Du terminus de l'un des embranchements sis au nord du Transcontinental à la Baie d'Hudson.

23o Ce numéro comprend la ligne la plus avantageuse à construire pour aider l'une ou l'autre des lignes ci-dessus mentionnées.

La fin d'un Ivrogne.

Dans le coquet petit salon d'un joli cottage situé à quelques arpents de notre métropole commerciale—Montréal,—une jeune femme gémissait et pleurait.

Et cependant tout autour d'elle semblait respirer la joie et le bonheur.

Devant l'habitation, des oiseaux abrités dans l'épais feuillage de deux jeunes érables, jetaient au loin leurs notes argentines. Un jardinet, soigneusement entretenu, étalait ses richesses et envoyait aux passants comme aux hôtes du logis, le doux parfum de ses fleurs.

Dans le salon même, des meubles élégants, des portraits de famille et ces mille riens qui charme la vue, rappellent d'agréables souvenirs et font aimer la vie intime, le tout bien à sa place et rangé avec goût, prouvaient que la maîtresse du logis s'évertuait à procurer à toute la maisonnée un séjour agréable.

Mme X. était en effet une femme d'ordre, une ménagère modèle, une épouse dévouée, une mère au cœur d'or. Tous ceux qui la connaissaient l'estimaient sincèrement et lui souhaitaient tout le bonheur possible.

Pourquoi donc pleurait-elle et se tenait-elle là, secouée par les sanglots, prête à se livrer au désespoir ?

Hélas ! elle se trouvait dans une de ces situations lamentables où tout s'écroule, où la lutte contre le malheur et la misère devient pour ainsi dire impossible.

Son mari était l'esclave volontaire d'une ignoble passion, un homme sans cœur et sans entrailles, un ivrogne.

L'histoire de la pauvre martyre était celle de tant d'autres femmes qui, au moment de quitter leurs parents pour suivre celui qu'elles appellent l'élu de leur cœur et qui est plutôt l'élu de leur folle imagination, s'attachent bien plus aux qualités apparentes qu'au mérite réel.

Au commencement, Procule se rappelant ses promesses solennelles, s'était conduit assez bien. Deux enfants étaient venus apporter la joie au logis et tracer à leurs parents, surtout au père, de nouveaux devoirs.

Mais le chef de la petite famille fit de mauvaises connaissances. Sa malheureuse femme pleura toutes les larmes de ses yeux la première fois qu'il arriva au logis ivre, titubant et déraisonnant, n'apportant que la moitié de son salaire.

Ces tristes scènes se renouvelèrent et devinrent de plus en plus fréquentes. Le loyer n'étant plus payé régulièrement, le propriétaire faisait des menaces. Les fournisseurs, ne croyant plus à aucune promesse, refusaient tout crédit.

Les enfants ne mangeaient pas toujours à leur faim et les grands-parents offrirent de s'en charger. La mère y consentit, si pénible que fut le sacrifice.

Et le père ?

Cela lui était bien égal ! Il ne travaillait plus que par intervalles et quand les hôteliers qui lui faisaient crédit le pressaient trop ; il prenait parfois des " bordées " de plusieurs jours et ne rentrait chez lui que pour dormir et insulter sa femme. Pour se procurer de l'argent, tous les moyens lui étaient bons. Il empruntait ou mendiait quelques sous à droite et à gauche ou vendait à vil prix l'un ou l'autre objet dérobé au ménage.

Ne pouvant jamais compter sur lui, les patrons renoncèrent à ses services. Alors il prit un parti extrême. Profitant de l'absence de sa femme malade et réfugiée chez ses parents, il vendit tout ce qui restait du mobilier et passa la frontière.

Mais sa funeste passion le tenait toujours et lui faisait sentir son pou voir tyrannique.

Quelques semaines après le départ du misérable, son infortunée compagne apprit qu'il avait été ramassé ivre mort et conduit en prison. Les médecins l'envoyèrent à l'asile, où il mourut dans un accès de delirium tremens.

Tous les ivrognes n'ont pas la même fin, mais les médecins déclarent que l'habitude même modérée des boissons alcooliques peut avoir des conséquences terribles.

JEAN DES ERABLES.



Cartes Professionnelles

L. DUBUC, M. A., A. DUBUC, B. A.
OMER ST GERMAIN.

DUBUC & DUBUC

AVOCATS et NOTAIRES

Avocats, Solliciteurs, Avoués, Notaires, etc., pour les provinces d'Alberta, Saskatchewan, Manitoba et Québec.

Boite de Poste 543, Téléphone 287

Bureaux :

Au-dessus de la Banque Imperiale

ARGENT à prêter et à placer, fonds privés et de compagnies.

Dr P. ROY,

MEDECIN - CHIRURGIEN

Elève des Hopitaux de Paris et New-York.

Spécialités : Maladies des yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge. Examen des yeux pour choix de Lunettes.

HEURES DE CONSULTATION : 2 p. m. à 5 p. m.

Téléphones : Bureau 86, Résidence 188

Dr D. FERRIS,

MEDECIN et CHIRURGIEN

Bureau : McLeod Block.
Résidence : Coin de la 5me Rue et de l'Avenue Peace
Téléphone 134 et 193

Dr A. BLAIS,

MEDECIN et CHIRURGIEN

Ancien Interne de l'Hopital Péan, Paris

Bureau : Heiminck Block, **Tel. 174**
Résidence : 6me Rue Ouest près de la rue Main, **Tel. 181**
CONSULTATION ; De 11 à 12 a.m. Et de 2 à 5 p.m.

Dr GIROUX

MEDECIN ET CHIRURGIEN

ST. ALBERT, ALTA.

TAYLOR, BOYLE & GARIEPY

PROCUREURS, AVOCATS, NOTAIRES, AVOUÉS, ETC.

Solliciteurs pour la "Canadian Bank of Commerce," la "Sun and Hastings Loan and Saving Co.," la "Great West Life Assurance Co.," la "Standard Loan Co.," "l'Union Trust," la "Dominion Life Assurance Co.," la "Imperial Life Assurance Co." "Brandstreet's Co." "International Mercantile Agency." "International Harvester Co."

ARGENT A PRETER

H. C. Taylor, M. A. L.L.B.
J. R. Boyle. M. P. P.
Wilfrid Gariepy, B.A., B.C.L.

Bureaux : Bloc Gariepy & Lessard
Edmonton, Alta., Canada.
Boîte de Poste "A" Téléphone 25
Adresse télégraphique "TABOGA"

SHORT, CROSS, BIGGAR & EWING

AVOCATS, NOTAIRES, ETC.

Bureau Cameron Block, Edmonton, Alta.

Argent à prêter

Procureurs pour la Banque des Marchands du Canada, et pour la Banque Union.

Wm. Short, C. W. Cross
O. M. Biggar, A. F. Ewing

NOEL, NOEL & CORMACK,

AVOCATS, NOTAIRES, ETC.

EDMONTON, Alta, DAWSON, Y.T.

BUREAU A EDMONTON, BLOC POTTER & McDOUGALL, Coin des rues Jasper et McDougall

R. W. Cautley, D. L. S. R. H. Cautley, D. L. S
J. L. Coté, D. L. S.

CAUTLEY, COTÉ & CAUTLEY

ARPENTEURS & INGÉNIEURS CIVILS
EDMONTON

Bureau : Sandison Block Boite Postale 6

Dr R. H. TILL

DENTISTE
Edmonton

Bureau au-dessus du magasin de J. I. Mills

BECK, EMERY & NEWELL,

AVOCATS, NOTAIRES, ETC.

N. D. Beck, Administrateur public, E.C.Emery, C.F.Newell, S.E.Bolton

Bureau en haut de la Banque Imperiale
Edmonton, Alta.

BEAUMONT

PRECIS HISTORIQUE.

PREMIER PRÊTRE RÉSIDANT.

A l'automne 1894, le Rév. M. Poitras fut chargé de desservir la paroisse qui, dès lors, reçut pour patron titulaire Saint-Vital, nom du vénérable et vénéré évêque de Saint-Albert, Mgr. Grandin. M. Poitras était aussi autorisé à commencer les travaux pour la construction de l'église et du presbytère. Il se mit immédiatement à l'œuvre. Dans le courant de l'hiver 1894-95, n'ayant pour toutes ressources que son dévouement et le travail des colons, M. Poitras reussit à faire couper et à faire charroyer le bois voulu pour la construction d'une église de 46pds x 28, plus un sanctuaire de 16x14pds. Dès le printemps 1895, l'église était levée. C'est alors que le Rév. M. Poitras reçut une lettre de Mgr de Saint-Albert le nommant desservant de la colonie naissante de Wetaskiwin. Et pour une année entière les catholiques de Beaumont furent desservis par les RR. PP. Oblats de Saint-Albert. Les R. P. Végreville, Tissier et Lemarchand vinrent, tour à tour, y faire le service religieux une fois le mois.

Dans l'intervalle, à raison de certaines difficultés survenues à propos du site de l'église qui ne convenait pas à tout le monde, Mgr. Grandin faisait sa première visite, accompagné de M. l'abbé Morin, prêtre colonisateur, et du Rév. P. Perreault.

A l'issu de la messe donnée ce jour-là chez M. Ed. Boutin, Sa Grandeur présida une assemblée des citoyens. La grande question du site fut discutée et finalement réglée. Monseigneur décida que l'église serait achevée là où elle était commencée. Dans une lettre qu'il adressa aux paroissiens, en date du 28 mai, 1895, Sa Grandeur faisait connaitre sa décision finale à ce sujet, et chargeait M. l'abbé J. B. Morin de continuer les travaux de l'église et de la rendre propice au culte.

Le 30 juin, 1895, la première messe était chantée dans la nouvelle église au milieu d'un grand concours de fidèles. La paix était rétablie ; il ne restait plus que quelques mécontents qui n'osèrent plus réclamer leurs prétendus droits. La paroisse était fondée, il ne lui manquait qu'un prêtre pour la desservir et en prendre la direction.

Au mois de juillet 1895 des pétitions furent envoyées au gouvernement demandant un service hebdomadaire de la malle d'Edmonton et deux mois plus tard M. Ludger Gagnon était nommé maître de poste, et la malle nous arrivait régulièrement tous les vendredis. A cette occasion, les anglais protestants de la localité firent objection à ce que le bureau de porta le nom de Sandy Lake ; ils voulaient réserver ce nom pour eux-mêmes. Les canadiens se rendirent volontiers à leur désir, et adoptèrent le nom français de "Beaumont," à raison du joli monticule sur lequel l'église est construite. De ce jour la colonie porte le nom canadien de Saint-Vital de Beaumont.

J. W. O.

(A suivre.)

Février 17—Dimanche dernier nous avons eu la visite de M. et Mme J. Lavigne, de Strathcona, qui passèrent la journée à Beaumont.

On annonce, pour les derniers jours de février, le retour de M. S. H. Johnson, juge de paix, qui est parti au mois de décembre dernier voir ses vieux parents à New-York.

M. le curé Ouellette est de retour de sa visite à Hobbema, Alta.

M. H. Snow, est parti pour Stetler ces jours derniers. Il sera plusieurs mois absent du village.

Lundi, aura lieu le mariage de M. S. Chevalier qui épouse Madame Orleman.

Naissance—Le 7 du courant, l'épouse de M. P. Brunelle, un fils.

Epitaphe cueilli dans un cemitière :
CI-GIT ANTOINE P...
Regrets de sa veuve.
Sa maladie et moi, nous l'avons fait beaucoup souffria-

L. MUSSELMAN

Maréchal-ferrant

FORGERON

Entreprend aussi des Travaux de Menuiseries et de Peinture.

AVENUE JASPER

En face du bloc Chisholm

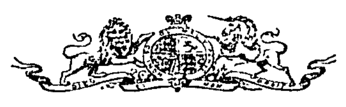
La Fameuse Saison des.. Présents...

sera bientôt de retour. Les photographies constituent de si jolis Cadeaux que cette année plus que jamais, ce genre de présents sera le plus populaire. C'est le temps maintenant de donner vos commandes

C. M. TAIT

Photographe

FIRST STREET Edmonton



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

Lee & Marshall

Matelas, Tapis, Prélarts, Linoléum, Posage de Tapis et Prélarts

PREMIERE RUE, près de McDougall & Secord, EDMONTON

BOITE POSTALE No. 524

A. MICHAUD,

Ingénieur Civil, Diplome de l'Ecole Polytechnique Montréal, Arpenteur Fédéral et Provincial pour Québec.

Bureau, Bloc McLeod, AVENUE JASPER

EDMONTON

Tabac à chiquer En palettes

PAY ROLL

10 cts.

RAZOIRS, CISEAUX, COUTEAUX, Le plus bel assortiment à Edmonton de Razoirs, RAZOIRS de SURETE (Safety Razors) le "Guillette," le "Comfort," le "Rapide." CISEAUX pour barbiers, tailleurs, TONDEUSES, BROSSES A BARBE, Etc.

Réné Lemarchand,

Deggendorfer Block, entre Revillon Freres & Hudson Bay Co.

Agent à Edmonton pour la Compagnie Transatlantique, Ligne française de New-York au Havre.

AVENUE JASPER En face de la Baie d'Hudson.

Boite aux lettre 596 Téléphone 302

DICKSON & Co.

Courtiers d'Immeubles

Terrains à vendre, de $100. à $30,000. Plusieurs jolies propriétés de la partie Est de la ville.

Venez voir la carte que nous avons au bureau. Elle donne plus d'informations qu'une journée de recherches.

Bureaux : Vis-à-vis la Banque Union

Téléphone 299

Boite Postale 414



A. York & Son F. L. O'Coffey

Bureaux, Bloc Heiminck

Seuls Agents pour le "NORWOOD ESTATE"

Terrains à batir de $80. à $150. chaque

Conditions : $10.00 comptant, balance, $5.00 par mois, pour chaque terrain, sans intérêt. Tous ces terrains sont dans les limites de la ville

$500,000.00

Nous avons aussi pour $500,000.00, de nos propriétés, comprenant des terrains sur la rue Principale (Ave. Jasper), des lots pour résidences, et des maisons dans toutes les parties de la ville. Fermes en exploitation, ou non.

Nous vous invitons cordialement à venir nous voir ou à nous écrire.

Référence, Banque Impériale du Canada

Edmonton

Alberta

LE CHARBON DE LA COLOMBIE ANGLAISE

Une compagnie en fera l'exploitation avec un capital de $12,000,000

Les différentes compagnies incorporées la semaine dernière avec chartes fédéraies possèdent un capital de $15.-165,000 dont une la British Columbia Coal et Coke Co. possède $12,000,000. Ses actionnaires demeurent à Toronto et sont J.S. Lowell, Wm. Bain. Robt. Gowans, E. Wm. McNeil, et Wm. F. Ralph. Les opérations de cette organisation ne se limiteront pas au charbon mais s'étenderont aussi à l'exploitation de mines de cuivre, or, argent; transportation par eau; construction de hauts fourneaux etc.Les autres compagnies incorporées sont les suivantes-

James McCreary Co, de Montréal, capital $1,000,000.

Dominion transport Co, de Montréal; capital 2,000,000.

Canada Dairy Utensil Co, de Cowansville, Qué;capital $10,000.

A. Prud'homme et Fils, quincailliers de Montréal: capital $145,000.

Lefort Importing Co. de Montréal, marchands à commission ; capital $10, 000,

Par Téléphone

Ces dames causent :

—Ah ? ma chère, je suis dans un état...

—A cause ?

—Une histoire affreuse. Vous vous souvenez que je vous ai téléphoné ce matin ? Nous avons parlé du mariage de la petite Huntel.

—Parfaitement.

—Eh bien ? il paraît que le père Huntel m'a demandée juste en même temps. Et comme, en ce moment, les communications sont données avec une négligence inouïe, on l'a branché sur moi pendant que vous me parliez de lui.

—Ah mon Dieu !

—Vous me disiez : " Il n'est vraiment pas de la force de 40 chevaux."

—Et vous me répondiez : " Il a de la conversation comme un spleeping-car..."

—Et vous ajoutiez : "...de la distinction comme un bain-marie, et de la finesse comme un sac de coke. ."

—Et il a entendu ?

—Tout !

—Mon Dieu ! Vous croyez qu'il n'a pas été content ?

—Je crois ! C'est effrayant ! D'autant plus que je l'aime de tout mon cœur, ce brave Huntel !

—Et moi aussi !

—Si nous ne l'aimions pas, nous n'aurions jamais dit ça !

—Evidemment !

—Seulement, comprendra-t-il cette nuance ?

—Oui, la comprendra-t-il ?

—Ecoutez, j'ai une idée. Il faut lui écrire tout de suite que nous savions qu'il nous écoutait et que nous l'avons fait exprès !

—Ça, ma chère, c'est du génie !

—Seulement, il faut nous méfier désormais. Depuis huit jours on m'a raconté vingt histoires de ce genre. Des communications entendues par hasard ont brouillé des ménages, rompu des liaisons... C'est affreux !

—C'est vrai, nous ne nous rendons plus compte de ce qu'en causant nous pouvons dire des gens que nous aimons le mieux ! C'est désespérant, on croit qu'on parle d'eux de la façon la plus bienveillante, et, sans y penser, on les traîne dans la boue, eux et leur famille, jusqu'à la troisième génération.

—Mais gentiment !

—Bien entendu !

—Aussi ma chère, pour ne risquer pareille avanture, voici ce que mon mari a imaginé : Quand vous parlez de quelqu'un au téléphone, ce ne peut être que pour en dire du bien, ou pour en dire du mal. Si c'est du bien, ça va tout seul, pas de risque. Si c'est le contraire, vous prononcerez un mot convenu : " Agamemnon," par exemple. Et votre interlocuteur sait qu'a partir de ce moment-là il doit comprendre exactement le contraire de ce que vous dites. Ainsi : " La soirée a été charmante " veut dire : " C'était à mourir d'ennui," et ainsi de suite.

—Ma chère, c'est merveilleux. Votre mari est un homme admirable !

—Peuh !... Agamemnon.

Les Epitaphes Bizarres.

Tout le monde connaît l'inscription qu'une veuve avait fait graver sur la tombe de son mari : " Ci-gît X..., qui laisse une veuve inconsolable et une jument à vendre."

Les Américains sont nos maîtres en pareille matière. Un veuf avait fait inscrire, sur la tombe de sa femme l'épitaphe ou plutôt la circulaire suivante :

" La mort impitoyable m'a ravi ma chère femme... au moment précis ou elle me donnait un fils pour lequel je cherche une bonne nourrice, en attendant que je puisse trouver, pour l'associer à mon existence, une nouvelle épouse, jeune, jolie, possédant 50,000 dollars, capable de m'aimer et aussi de diriger l'important commerce de lingerie dont je vais liquider les marchandises à bas prix, avant de transférer mon magasin dans la superbe maison que j'ai fait construire au no. 174 de la 12e avenue, et où il me reste encore de magnifiques appartements que je pourrais louer à d'excellentes conditions."

Voilà ce qui peut s'appeler une inscription nourrie de faits et de renseignements.

LE BOSSU

—— OU ——

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

"Il fallut quitter Pampelune, où nous commencions à être moins pauvres. Henri avait même pu amasser une petite épargne, et bien lui en prit.

"Je pense que j'avais dix ans ou à peu près.

"Il rentra un soir, inquiet et tout soucieux. J'augmentai sa préoccupation en lui disant que tout le jour un homme, enveloppé d'un manteau sombre, avait fait sentinelle dans la rue, sous ma croisée. Henrit ne se mit point à table. Il prépara ses armes et s'habilla comme pour un long voyage. La nuit venue, il me fit passer à mon tour un corsage de drap, et me laça mes brodequins. Il sortit avec son épée. J'étais dans les transes. Depuis longtemps je ne l'avais pas vu si agité. Quand il revint, ce fut pour faire un paquet de ses hardes et des miennes.

"—Nous allons partir, Aurore, me dit-il·

"—Pour longtemps ? demandai-je.

" —Pour toujours.

"—Quoi! m'écriai-je en regardant notre pauvre petit ménage, nous allons laisser tout cela.

"—Oui, tout cela, fit-il en souriant tristement ; je viens d'aller chercher au coin de la rue un pauvre homme qui sera notre héritier. Il est content comme un roi, lui. Ainsi va le monde.

"—Mais où allons-nous. ami ? demandai-je encore.

"—Dieu le sait, me répondit-il en esseyant de paraître gai ; en route, ma petite Aurore, il est temps.

"Nous sortîmes.

"Ici se place quelque chose de terrible, ma mère. Ma plume s'est arrêtée un instant, mais je ne veux rien te cacher.

"Comme nous descendions les marches du perron, je vis un objet sombre au milieu de la rue déserte. Henri voulut m'entraîner dans la direction des remparts ; mais je lui échappai embarrassé qu'il était par nos bagages, et je m'élançai vers l'objet qui avait attiré mon attention. Henri poussa un cri ; c'était pour m'arrêter, Je ne lui avais jamais désobéi ; mais il était trop tard.

Je distinguais déjà une forme humaine sous un manteau, et je croyais reconnaître le manteau de la mystérieuse sentinelle qui s'était promenée sous nos fenêtres durant tout le jour. Je soulevai le manteau. C'était bien l'homme que j'avais vu dans la journée. Il était mort, et son sang l'inondait. Je tombai à la renverse, comme si j'eusse reçu moi-même le coup de la mort. Il y avait eu combat, là tout près de moi, car en sortant Henri avait pris son épée. Henri avait encore une fois risqué sa vie pour moi... pour moi, j'en étais sûre.

"...Je m'éveillai au milieu de la nuit. J'àtais seule, ou du moins je me croyais seule. C'était une chambre encore plus pauvre que celle dont nous sortions, cette chambre qui se trouve d'ordinaire au premier étage des fermes espagnoles dont les maîtres sont de pauvres hidalgos. Il y avait un bruit de voix à peine sensible dans la pièce située au-dessous, sans doute la salle commune de la ferme.

"J'étais couché dans un lit à colonnes vermoulues, sur une paillasse recouverte d'une serpillière en lambeaux. La lumière de la lune entrait par les fenêtres sans carreaux. Je voyais en face du lit le feuillage léger de deux grands chênes liéges qui se balançaient doucement à la brise nocturne. J'appelai doucement Henri, mon ami ; on ne me répondit point. Mais je vis une ombre qui rempait sur le sol, et, l instant d'après, Henri se dressait à mon chevet. Il me fit signe de la main de me taire, et me dit tout bas à l'oreille ;

"—Ils ont découvert nos traces. Ils sont en bas.

"—Qui donc ? demandai-je.

"—Les compagnons de celui qui était sous le manteau.

"Le mort ! Je me sentis frémir de la tête aux pieds, et j'ai cru que j'allais m'évanouir de nouveau. Henri me serra le bras et reprit :

"—Ils étaient là tout à l'heure derrière la porte. Ils ont essayé de l'ouvrir. J'ai passé mon dras comme une barre dans les anneaux. Ils n'ont pas deviné la nature de l'obstacle. Ils sont descendus pour chercher une pince afin de jeter la porte en dedans ; ils vont revenir.

"—Mais que leur avons nous don fait, Henri, mon ami, m'écriai-je, pour qu'ils vous poursuivent avec tant d'acharnement ?

"—Je leur ai arraché la proie qu'ils allaient déchirer, les loups ! me répondit-il.

"Moi ? c'était moi ! je le comprenais bien. Cette pensée m'emplissait le cœur et le navrait. J'étais cause de tout, j'avais brisé sa vie. Cet homme si beau naguère, si brillant, si heureux se cachait maintenant comme un criminel. Il m'avait donné son existence toute entière. Pourquoi ?

"—Père, lui dis-je, père chéri, laissez-moi ici et sauvez-vous, je vous en supplie.

"Il mit sa main sur ma bouche.

"—Petite folle ! s'ils me tuent, je serai bien forcé de t'abandonner, mais ils ne me tiennent pas encore. Lève-toi.

"Je fis effort pour obéir : j'étais bien faible.

"J'ai su depuis que mon ami Henri, harrassé de fatigue, car il m'avait porté dans ses bras, demi-morte que j'étais, depuis Pampelune jusqu'à cette maison éloignée, était entré là pour demander un gite. C'étaient de pauvres gens. On lui donna cette chambre où nous étions.

"Henri allait s'étendre sur une couche de paille préparée pour lui, lorsqu'il entendit un bruit de chevaux dans la campagne. Les chevaux s'arrêtèrent à la porte de la maison isolée. Henri devina bien tout de suite qu'il fallait remettre le sommeil à une autre nuit. Au lieu de se coucher, il ouvrit tout doucement la porte et descendit quelques marches de l'escalier.

"On causait dans la salle basse. Le fermier en haillons disait ;

"—Je suis gentilhomme et je ne livrerai pas mes hôtes.

"Henri entendit le bruit d'une poignée d'or qu'on jetait sur la table. Le fermier gentilhomme eut la bouche fermée.

"Une voix qu'il connaissait ordonna:

"—A la besogne, et que ce soit vite fait.

"Henri rentra précipitamment et ferma la porte de son mieux. Il s'élança vers la fenêtre pour voir s'il y avait moyen de fuir. Les branches des deux grands liéges frôlaient la croisée sans carreaux. C'était un petit potager, clos d'une petite haie. Au-delà une prairie, puis la rivière d'Arga, que la lune montrait au travers des arbres,

"On montait l'escalier. Henri remplaça la barre absente par son bras qu'il mit en travers. On essaya d'ouvrir, on poussa, on pesa, on jura ; mais le bras d'Henri valait une barre de fer.

"—Te voilà bien pâle, ma petite Aurore, reprit Henri quand il me vit levée ; mais tu es brave et tu me seconderas.

"—Oh oui ! m'écriai-je, transportée d'aise à la pensée de le servir.

"Il m'entraîna vers la fenêtre,

"—Descendrais-tu bien dans le verger par cet escalier-là? me demanda-t-en me montrant les branches et le tronc de l'un des liéges.

"—Oui, répondis-je, oui. père, si tu me promets de me rejoindre bien vite.

"—Je le promets, ma petite Aurore. Bien vite ou jamais, ma chérie ! ajouta-t-il à voix basse en me prenant dans ses bras.

"J'étais bien ébranlée. Je ne compris point ; ce fut heureux. Henri ouvrit le chassis au moment où les pas se faisaient entendre de nouveau dans l'escalier. Je m'accrochai aux branches du liége, tandis qu'il s'élançait vers la porte.

"Quand tu seras en bas, me dit-il encore, tu jetteras un petit caillou dans la chambre, ce seras le signal ; ensuite tu te glisseras le long de la haie jusqu'à la rivière.

"J'étais encore tout contre la fenêtre lorsque j'entendis le bruit de la pince qu'on introduisait sous la porte. Je restai ; je voulais voir.

"—Descends ! descends ! fit Henri avec impatience.

"J'obéis. En bas, je pris un petit caillou que je lançai par l'ouverture de la croisée. J'entendis aussitôt un sourd fracas à l'étage supérieur. Ce devait être la porte que l'on forçait. Cela m'ota mes jambes ; je restai clouée à ma place. Deux coups de feu retentirent dans la chambre, puis Henri m'apparut debout sur l'appui de la croisée. D'un saut, et sans s'aider du liége, il fut auprès de moi.

"—Ah ! malheureuse ! fit-il en me voyant, je te croyais déjà sauvée. Ils vont tirer.

"Il m'enlevait déjà dans ses bras. Plusieurs détonations se firent entendre à la croisée. Je le sentis violemment tressaillir.

"—Etes-vous blessé ? m'écriai-je.

"Il était au milieu du verger. Il s'arrêta en pleine lumière, et, tournant sa poitrine vers les bandits qui rechargeaient leurs armes à la croisée, il cria par deux fois :

"Lagardère ! Lagardère !

"Puis il franchit la haie et gagna la rivière.

"On nous poursuivait. L'Arga est en ce lieu rapide profonde. Je cherchais déjà des yeux un batelet, lorsque Henri, sans ralentir sa course et me tenant toujours dans ses bras, se jeta au milieu du courant. C'était un jeu pour lui, je le vis bien. D'une main il m'élevait au-dessus de sa tête, de l'autre il fendait le fil de l'eau. Nous gagnames la rive opporée en quelques minutes.

"Nos ennemis se consultaient sur l'autre bord.

"—Ils vont chercher le gué, dit Henri, nous ne sommes pas encore sauvés.

"Il me réchauffait contre sa poitrine; car j'étais trempée et je grelotais. Nous entendimes bientôt les chevaux galopper sur l'autre rive. Nos ennemis cherchaient le gué pour passer l'Arga, et nous poursuivre. Ils comptaient bien que nous ne pourrions leur échapper longtemps. Quand le bruit de leur course s'étouffa au lointain, Henri rentra dans l'eau et traversa de nouveau l'Arga en ligne droite.

"—Nous voici en sureté, ma petite Aurore, me dit-il en touchant le bord à l'endroit même d'où nous étions partis. Maintenant il faut te sécher et me panser.

"—Je savais bien que vous étiez blessé ! m'écriai-je.

"—Bagatelle. Viens !

"Il se dirigeait vers la maison du fermier qui nous avait trahis. Le fermier et sa femme riaient en causant nans leur salle basse, ayant entre eux un bon brasier ardent, Terrasser l'homme et le garotter en en seul paquet avec sa femme fut pour Henri l'affaire d'un instant.

"—Taisez-vous, leur dit-il, car ils croyaient qu'on allait les tuer et poussaient des cris lamentables. J'ai vu le temps où j'aurais mis le feu à votre taudis, comme vous l'avez mérité si bien. Mais il ne vous sera point fait de mal : voici l'ange qui vous carde !

"Il passait sa main dans mes cheveux mouillés. Je voulais l'aider à se panser. Sa blessure était à l'épaule et saignait abondamment par les efforts qu'il avait faits. Pendant que mes habits séchaient, j'étais enveloppée dans son grand manteau, qu'il avait laissé, en fuyant, dans la chambre du haut, Je fis de la charpie ; je bandai la plaie.

"Il me dit :

"—Je ne souffre plus, tu m'a guéri !

"Le fermier-gentilhomme et sa femme ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été morts. Henri monta à notre chambre et redescendit bientôt avec notre petit bagage. Vers trois heure de nuit, nous quittâmes la maison, montés sur une grande vieille mule qu'Henri avait prise à l'écurie, et pour laquelle il jeta deux pièces d'or sur la table. En partant, il dit au mari et à la femme :

"—S'ils reviennent, présentez-leur les compliments du chevalier de Lagardère, et dites-leur ceci : " Dieu et la

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

" Vierge protégeront l'orpheline. En " ce moment, Lagardère n'a pas le loi- " sir de s'occuper d'eux, mais l'heure " viendra !"

"La vieille grande mule valait bien mieux qu'elle n'en avait l'air. Nous arrivames à Estrella vers le point du jour, et nous fîmes marché avec un arriero pour gagner Burgos de l'autre côté de la montagne. Henri voulait s'éloigner définitivement des frontières de France. Ses ennemis étaient des Français.

"Il avait dessein de ne s'arrêter qu'à Madrid.

"Nous autres, pauvres enfants, nous avons le champ libre. Notre imagination travaille toujours, dès qu'il s'agit de nos parents inconnus. Etes-vous bien riche, ma mère ? Il faut que vous soyez grande, pour que cette poursuite obstinée se soit attachée à votre fille.

"Si vous êtes riche, vous ne pouvez guère vous faire idée d'un long voyage à travers cette belle et noble terre d'Espagne, étalant sa misère orgueilleuse sous les splendides éblouissements de son ciel. La misère est mauvaise au cœur de l'homme. Je sais cela, quoique je sois bien jeune. Cette chevaleresque race des vainqueurs du Maure est déchue en ce moment. De toutes leurs anciennes et illustres qualités, ils n'ont guère gardé que leur orgueil de comédie, drapé dans des lambeaux.

"Le paysage est merveilleux ; les habitants sont tristes, paresseux, plongés jusqu'au cou dans la malpropreté honteuse. Cette belle fille qui passe, poétique de loin et portant avec grâce sa corbeille de fruits, ce n'est pas la peau de son visage que vous voyez, c'est un masque épais de souillures. Il y a des fleuves pourtant ; l'Espagnol n'a pas encore découvert l'usage de l'eau.

"Quand il y a quelque part cent voleurs de grand chemin, cela s'appelle un village. On nomme un Alcade. L'Alcade et tous ses administrés sont également gentilshommes. Autour du village, la terre reste en friche. Il passe toujours bien assez de voyageurs si déserte que soit la route, pour que les cent et un gentilshommes et leurs familles aient un oignon à manger par jour.

"L'Alcade, meilleur gentilhomme que ses citoyens, est aussi plus voleur et plus gourmand. On a vu de ces autocrates manger jusqu'à deux oignons en vingt-quatre heures. Mais ceux qui font ainsi un dieu de leur ventre finissent mal. L'espingole les guette. Il ne faut pas que l'opulence abuse insolemment des dons du ciel.

"Il est rare qu'on trouve à manger dans les auberges. Elles sont instituées pour couper la gorge aux voyageurs, qui s'en vont sans souper dans l'autre monde. Le posadero, homme fier et taciturne, vous fournit un petit tas de paille recouvert d'une loque grise. C'est un lit. Si pas hasard on ne vous a pas égorgé pendant la nuit, vous payez et vous partez sans déjeuner.

"Inutile de parler des moines et des alguazils.

"Les gueux à escopette sont également connus dans l'univers entier. Personne n'ignore que ces muletiers sont les associés naturels des brigands de la montagne. Un Espagnol qui a trois lieues à faire dans une direction quelconque envoie chercher le garde-note et dicte son testament.

"De Pampelune à Burgos, nous eûmes des centaines d'aventures, mais aucune qui eût trait à nos persécuteurs. C'est de celle-là seulement, ma mère, que je veux vous entretenir. Nous devions les retrouver encore une fois avant d'arriver à Madrid.

"Nous avions pris par Burgos afin d'éviter le voisinage des sierras de la Vieille-Castille. L'épargne de mon ami s'épuisait rapidement, et nous avançions peu, tant la route était pavée d'obstacles. Le récit d'un voyage en Espagne ressemble à un entassement d'accidents réunis à plaisir par une imagination romanesque et moqueuse.

"Enfin nous laissâmes derrière nous Valladolid et les dentelles de son clocher sarrasin. Nous avions fait plus de la moitié de la route.

"C'était le soir, nous allions côtoyant les frontières du Léon pour arriver à Ségorie. Nous étions montés tous deux sur la même mule, et nous n'avions point de guide. La route était belle. On nous avait enseigné une auberge sur l'Adaja, où nous devions faire grande chair.

"Cependait le soleil se couchait derrière les arbres maigres de la forêt qui va vers Salamanque, et nous n'apercevions nulle trace de posada. Le jour baissait ; les muletiers devenaient plus rare sur le chemin ; c'étaient l'heure des mauvaises rencontres. Nous n'en devions point faire ce soir, grâce à Dieu ; il n'y avait qu'une bonne action sur notre route. Ce fut ce soir-là, ma mère, que nous trouvâmes ma petite Flor, ma chère gitanita, ma première et ma seule amie.

"Voilà bien longtemps que nous sommes séparées, et pourtant je suis sûre qu'elle se souvient de moi. Deux ou trois jours après notre arrivée à Paris, j'étais dans la salle basse et je chantais. Tout à coup j'entendis un cri dans la rue : je crus reconnaître la voix de Flor. Un carosse passait, un grand carosse de voyage sans armoiries. Les stores en étaient baissés. Je m'étais sans doute trompée. Mais bien souvent, depuis lors, je me suis mise à la fenêtre espérant voir sa fine taille si souple, son pied de fée effleurant la pointe des pavés et son œil noir brillant derrière son voile de dentelles. Je suis folle ! Pourquoi Flor serait-elle à Paris ?

"La route passait au-dessus d'un précipice. Au bord même du précipice, il y avait un enfant qui dormait. Je l'aperçus la première, et je priai Henri mon ami, d'arrêter la mule. Je sautai à terre, et j'allai me mettre à genoux auprès de l'enfant. C'était une belle petite bohémienne de mon âge, et jolie! Je n'ai jamais rien vu de si mignon que Flor : c'était la grâce, la finesse, la douce espièglerie.

" Flor doit-être maintenant une adorable jeune fille.

" Je ne sais pourquoi j'eus tout de suite envie de l'embrasser. Mon baiser l'éveilla. Elle me le rendit en souriant, mais la vue d'Henri l'effraya.

" —Ne crains rien, lui dis-je, c'est mon bon ami, mon père chéri, qui t'aimera, puisque déjà je t'aime. Comment t'appeles-tu ?

"—Flor. Et toi ?

"—Aurore.

" Elle reprit son sourire.

"—Le vieux poète, murmura-t-elle, celui qui fait nos chansons, parle souvent des pleurs d'Aurore qui brillent comme des perles au calice de la fleur. Tu n'as jamais pleuré, toi, je parie ; moi je pleure souvent.

" Je ne savais ce qu'elle voulait dire avec son vieux poète. Henri nous appelait. Elle mit la main sur sa poitrine et s'écria tout à coup :

"—Oh, que j'ai faim.

" Et je la vis toute pâle. Je la pris dans mes bras. Henri mit pied à terre à son tour. Flor nous dit qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille au matin. Henri avait un peu de pain qu'il lui donna avec le vin de Xérès qui était au fond de sa gourde. Elle mangea avidemment. Quand elle eut bu, elle regarda Henri en face, puis moi.

"—Vous ne vous ressemblez pas, murmura-t-elle. Pourquoi n'ai-je personne à aimer, moi ?

" Ses lèvres effleurèrent la main d'Henri, tandis qu'elle ajoutait :

"—Merci, seigneur cavalier, vous êtes aussi bon que beau. Je vous en prie, ne me laissez pas la nuit sur le chemin.

" Henri hésitait : les gitanos sont de dangereux et subtils coquins. L'abandon de cet enfant pouvait être un piège ; mais je fis tant et j'intercédai si bien qu'Henri fint par consentir à emmener la petite bohémienne.

" Nous voilà bien heureuses, au contraire de la pauvre mule, qui avait maintenant trois fardeaux.

" En route, Flor nous raconta son histoire. Elle appartenait à une troupe de gitanos qui venaient du Léon et qui allaient, eux aussi, à Madrid. La veille au matin, je ne sais à quel propos, la bande avait été poursuivie par une escouade de la Sainte-Hermandad. Flor s'était cachée dans les buissons pendant que ses compagnons fuyaient. Une fois l'alerte passée, Flor voulut rejoindre ses compagnons ; mais elle eut beau marcher, elle eut beau courir, elle ne les trouva plus sur la route. Les passants à qui elle demandait lui jetaient des pierres. De singuliers chrétiens, parce qu'elle n'était point baptisée, lui enlevèrent ses pendants d'oreilles en cuivre argenté et son collier de fausses perles.

" La nuit vint. Flor la passa dans une meule. Qui dort dîne, heureusement, car la pauvre petite Flor n'avait point dîné. Le lendemain, elle marcha tout le jour sans rien se mettre sous la dent. Les chiens des quinterias aboyaient derrière elle, et les petits enfants lui envoyaient leurs huées. De temps en temps, elle trouvait sur la route l'empreinte conservée d'une sandale égyptienne ; cela la soutenait.

" Les gitanos, en campagne, ont généralement un lieu de halte et de rendez-vous entre le point de départ et le but du voyage. Flor savait où trouver les siens, mais bien loin, bien loin, dans une gorge du mont Baladron, situé en face de l'Escurial, à sept ou huit lieues de Madrid.

" C'était notre route : j'obtins de de mon ami Henri qu'il conduirait la petite Flor jusque-là. Elle eut place auprès de moi sur la paille, à l'hôtellerie ; elle eut part de la splendide " marmite pourrie qui nous fut servie pour notre souper.

" Ces " ollas podridas " de la Castille sont des mets qu'on se procurerait difficilement dans le reste de l'Europe. Il faut pour les faire, un jarret de porc, un peu de cuir de bœuf, la moitié de la corne d'une chèvre morte de maladie, des tiges de choux, des épluchures de raves, une souris de terre, et un boisseau et demi de gousses d'ail. Tels furent du moins les ingrédients que nous reconnûmes dans notre fameuse " marmite pourrie " du bourg de Saint-Lucar, entre Pesquera et Ségovie, dans l'une des plus somptueuses auberges qui se puissent trouver dans les Etats du roi d'Espagne.

" A dater du moment où la jolie petite Flor fut notre compagne, la route devint moins monotone. Elle était gaie presque autant que moi, et bien plus avisée. Elle savait danser, elle savait chanter. Elle nous amusait en nous racontant les tours pendables de ses frères les gitanos.

(A continuer)

NOTES LOCALES

FEU—De bonne heure dimanche dernier le feu s'est déclaré dans le bloc Lee, sur la deuxième rue, et a causé des dégats considérables. L'établissement était occupé par la firme Cameron & Co., entrepreneurs-peintres, qui avait là tout un stock de peintures, huiles, etc. Ces matières enflammables ont donné beaucoup de misère à nos habiles pompiers. L'intérieur de la partie occupée par Cameron & Co a été complètement détruit. La boutique du tailleur Blauvelt a aussi beaucoup souffert de même que la boutique du "Edmonton Pantorium." Comme d'habitude, nos pompiers ont combattu l'élément destructeur avec beaucoup d'efficacité. Si ce n'eut été des matières enflammables mentionnées plus haut, nous n'aurions que très peu de dommages à enrégistrer, tandis qu'ils se chiffrent à près de $10,000.

Elzéar Poitras, commerçant de St-Paul-des-Métis, est arrivé en ville dimanche avec une grosse charge de fourrures, composée comme suit :

Rats musqués	5050
Visons	130
Martres	9
Belettes	100
Renard rouges	65
Renard croisés	16
Loups de prairies (coyotés)	100
Chats sauvages	90
Putois	110
Ours	1

Le lieutenant-gouverneur Bulyea et Mme Bulyea ont donné, jeudi et vendredi dernier, leur première réception officielle. Une foule de citoyens, des plus importants, au nombre desquels nous avons remarqué plusieurs Canadiens, s'étaient fait un devoir d'assister à cette réception.

Voici la liste des Canadiens qui ont signé le régistre : M. et Mme Dr. Blais, A. Boileau, Rév. M. Ethier, M. et Mme J. H. Gariépy, Mlle Gariépy, W. Gariépy, G. A. Gouin, M. et Mme P. E. Lessard, J. A. Lessard, M. et Mme J. W. Lachambre, Mlle Lachambre, M. et Mme P Lemaistre, J. E. Noel, M. et Mme J. H. Picard, E. Pomerleau, M. et Mme A. Prince, L. G. Picard, M. et Mme Dr. Roy, M. et Mme O. Tessier, E. Tessier, M. et Mme J. A. Valiquette, L. Dubuc, A. Dubuc, E. Delavault, O. St-Germain, L. Dionne, M. et Mme D. Thibaudeau.

On annonce que la Dominion Bank est à la veille d'ouvrir une succursale à Edmonton. Des pourparlers sont engagés, parait-il, pour trouver un site dans le quartier des affaires.

M. et Mme R. de Tonnancourt, de Morinville, étaient à Edmonton dimanche. Ils ont passé la journée chez M. Jos Léveillé.

Ce soir, jeudi, a lieu l'assemblée de l'Alliance Nationale, dans la salle Gariépy, à l'heure ordinaire.

Le comité du Cercle Richelieu a décidé de convoquer une grande assemblée de tous les Canadiens d'Edmonton, pour le 27 courant. Des questions de la plus haute importance seront traitées à cette réunion, et il est à désirer que tous les compatriotes se fassent un devoir d'y assister.

M. J. C. Noel, de Dawson, du bureau Noel, Noel & Cormack, est arrivé à Edmonton dimanche et est descendu au Windsor.

Les ingénieurs de la cité ont reçu instruction du Conseil de ville, de préparer des estimés pour la construction de trois milles de chemin de fer urbain, que l'on se propose de construire dans le cours de l'été.

Nous apprenons de source assez certaine que deux nouvelles succursales de banque seront ouvertes à Edmonton ; celle de la Banque Molson et celle de la Banque Hamilton.

M. T. McBeth, gérant de la Banque Molson, à Calgary, a passé les journées de jeudi et vendredi en ville en quête de bureaux. Il a réussi à faire des arrangements et la succursale sera ouverte dans des bureaux temporaires, vers le 1er mars.

P. Cunningham, acheteur pour la firme Bredin & Cornwall. est arrivé vendredi soir du Petit Lac des Esclaves avec un lot de pelleteries évaluées à $25,000. M, Cunningham a fait le voyage (300 milles) en 10 jours. Il rapporte qu'il n'y a pas eu de neige dans le nord, ce qui a nuit beaucoup aux *freighters*. On s'est servi des voitures d'été tout l'hiver.

Nous avons le plaisir d'annoncer que M. Joyal, commis chez Révillon Frères, est maintenant rétabli d'une grave indisposition, qui l'a forcé de passer quelques jours à l'hôpital général.

M. A Parent, qui était arrivé à Edmonton depuis quelques jours, est reparti pour le Montana, y chercher sa famille. Il s'établira à Edmonton où aux environs. Plusieurs Canadiens de là-bas le suivront au printemps.

M. Perron, de la maison de Hébert & Perron, et M. S. Cloutier, de St. Albert Milling Co., tous deux de St. Albert, était à l'Hôtel Windsor ces jours derniers.

L'arpenteur fédérrl Geo. P. Roy et son fils Emile, sont arrivés de Québec lundi soir. Relativement à la température dont nous jouissons, M. Roy, qui connait Edmonton depuis longtemps, nous disait hier : "C'est drôle tout de même à Edmonton ; qu'on y arrive au mois de février ou au mois de juillet, c'est toujours la même chose." Voilà des choses qu'on aurait de la peine à faire croire à nos gens de Québec.

Nous apprenons avec plaisir que M. Jos Dechêne, jusqu'ici à l'emploi de la maison Gariépy & Lessard, est entré au département de l'Education. Nos félicitations.

M. L. J. A. Lambert, ex-M. L. A., de Saint-Albert, était à Edmonton ces jours derniers. M. Lambert n'est pas encore parfaitement rétabli de l'accident qui lui est arrivé l'automne dernier.

Un joli mariage a été célébré, par le Rév. Père Hétu, à l'église Saint-Joachim, mardi, le 20 du courant. M. Jos Langlais épousait Mme Vve M. Tardif. M. A. Forest servait de père à M. Langlais, et M. P. Forest à la mariée.

Les nouveaux mariés sont partis pour un voyage à Vancouver et autres points de la Colombie Anglaise. Nos meilleurs souhaits.

Mons. Samuel Soucy, est de retour d'un long voyage dans l'Est. Il a visité successivement, Fall River, Mass., Providence, R. I., Woonsocket, R. I., Montréal, Joliette, et plusieurs autres centres canadiens. M. Soucy n'était pas allé voir "son monde" depuis vingt-six ans. Il a amené avec lui, une de ses nièces, Mademoiselle Clara Soucy, de Woonsocket.

M. Soucy nous a parlé longuement de la condition de nos compatriotes dans les différentes places qu'il a visitées. Il y a des centaines de gens qui, quoique vivant assez bien, au jour le jour, seraient disposées à venir s'établir par ici, si seulement elles pouvaient obtenir plus d'informations. "On est mal informé là-bas, dit M. Soucy. Il me semble qu'un agent de colonisation, connaissant bien notre pays et ses avantages, qui ferait le tour des Etats de l'Est, obtiendrait des résultats merveilleux."

M. Soucy a décidé plusieurs familles, de ses parents, à s'en venir dans l'Alberta-Nord. Elles arriveront au printemps.

Voulez-vous de l'emploi ? Allez au bureau de l'International Land Co. sur la deuxième rue.

M. G. Lalonde ouvrira, ces jours-ci, une boutique de marchand-tailleur, en arrière du magasin McDougall & Secord.

MORINVILLE.

17 février—Mercredi a eu lieu une jolie soirée, *social party*, dans une des salles de l'Hôtel Lavallée. Un grand nombre de personnes y assistaient. La partie de cartes en a amusé plusieurs ; le premier prix a été remporté par Mlle Lavallée, et le prix de consolation par M. de Pierrepont.

Pendant la soirée un lunch fut servi par les dames organisatrices. La plus franche gaieté n'a cessé de régner pendant toute la soirée, et lorsque tard dans la nuit, on se sépara, ce fut en souhai tant d'avoir souvent de ses réunions.

Madame Joseph Steffes est revenue d'un long voyage aux Etats-Unis. Madame Steffes, qui voyageait dans l'intérêt de sa santé, nous revient pas complètement rétablie, mais beaucoup mieux. On espère que notre climat si salubre achèvera la guérison.

M. et Mme J. H. Gariépy, d'Edmonton, ont passé quelques jours à Morinville, les hôtes de M. Noel Boissonneault.

Nous aurons dimanche, le 25, une soirée dramatique et musicale, donnée par quelques jeunes gens d'Edmonton, au profit de notre église. Le programme est très attrayant, comme on juge ra par les extraits suivants :

LES DEUX TIMIDES.
Comédie en un acte par Eugène Labiche.

PERSONNAGES.

Thibaudier..............Emile Tessier
Jules Fremissin..............J. Tessier
Anatole Garadoux.....A. M. Dechêne
Joseph, valet..............J. Benoit
Cécile..................Mlle Duplessis

La scène est à Chatou, chez Thibaudier.

LES 37 SOUS DE M. MONTAUDOIN
Comédie en un acte par Eugène Labiche.

PERSONNAGES.

Montaudoin..............Emile Tessier
Penuri..............J. Tessier
Isidore..............A. M. Dechêne
Lemartois, notaire..............L. Delage
Jean, domestique..............J. Benoit
Mme Nisida Montaudoin.Mlle Duplessis
Fernande, sa fille......Mlle Levasseur

La scène se passe à Paris. chez Montaudoin.

La parti musicale ne laissera rien à désirer. M. Fraikin, le populaire chanteur parisien, apportera sa part. C'est dire que l'on rira de bon cœur,

On espère que beaucoup de gens d'Edmonton, et d'ailleurs, profiteront de la température exceptionnelle dont nous jouissons et de l'excellent état des chemins pour venir faire une promenade à Morinville et assister à cette soirée. Dans tous les cas les organisateurs invitent cordialement tout le monde, sans exception, et assurent à tous une belle soirée, bien remplie. On ne regrettera pas la modique somme de 25 cents, prix d'entrée. Donc, dimanche, *all aboard* pour Morinville. La séance commencera à 8 hrs p m

Petites Annonces

A Vendre.— Une ferme de 1359 acres, en exploitation. Située à l'ouest de St-Albert. Ancienne terre de M. Majeau. Conditions faciles. S'adresser à **Frs. Bourgeois St.-Albert, Alta.**

A Vendre.— Roulant de ferme complet et en bon ordre, 140 bêtes à corne, et six chevaux. S'adresser à **Frs. Bourgeois,- St.-Albert, Alta.**

Trouvé,—Une épinglette en vieil or gent, trouvée sur la dixième rue il y a quelques jours. Le propriétaire pourra réclamer l'objet aux bureaux du COURRIER DE L'OUEST.

A Vendre.—Un "block," comprenant 16 lots à bâtir dans Park dale, $1600.00 pour le tout ou $150.00 par lot, $200.00 pour les coins.
S'adresser à —
Alberta Agencies Ltd.

Terre à vendre—Belle terre située, au Nord-Ouest de Morinville. S'adresser aux bureaux du COURRIER DE L'OUEST.

A VENDRE— Deux beaux chevaux de traits, s'adresser à Ed. Loiseau, Morinville.

Un Fermier, de St Emile ayant eau et foin désire vaches à ferme.
Ecrire, COURRIER DE L'OUEST
Boite 25.

A vendre—Deux belle terres situées à un mille de Villeneuve P.O.—S'adresser au journal.

PRESSE A FOIN. M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

Un Instituteur possèdant diplôme de première classe dans la P. Q. désire emploi comme instituteur dans une école de l'Alberta. Prêt à commencer de suite.
S'adresser à WILFRID GARIEPY
Edmonton Avocat

ACCORDEUR DE PIANOS. M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

Il n'est pas une race, pas une nation, qui n'admette une civilisation supérieure : la sienne, et ne rêve de l'imposer aux autres.

L'homme a toujours besoin de ses semblables, ne fût-ce que pour les manger. —

G. M. Valtour.